

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 20 février 1925

Sommaire :

Paix et fraternité

Lettre collective de l'Episcopat Belge

Les idées et les faits : Chronique des idées : Bataille d'idées autour de Jésus,
J. Schyrgens. — Etats-Unis. — Allemagne.

La Semaine

* Nos Seigneurs les Evêques adressent aux catholiques de Belgique la lettre collective que nous publions intégralement dans ce numéro.

Avec une sérénité, une hauteur de vues, une sûreté de jugement qui forcent l'admiration, nos pasteurs font « le point » de la Patrie.

Où en sommes-nous ? Où faut-il aller ? Que faire ?

Les Belges auront à remplir bientôt leur devoir électoral. A l'heure où les citoyens auront à choisir bien plus entre des doctrines qui se disputent le pouvoir, qu'entre les hommes, porte-paroles de ces doctrines, les évêques jettent la vive lumière de

l'éternelle vérité sur les problèmes qui nous agitent.

Nos lecteurs se rendront compte à quel point les idées que, de notre mieux, nous avons essayé de défendre ici, s'accordent pleinement avec ces enseignements.

Puissent tous nos coreligionnaires lire et méditer les directives épiscopales !

Puissent-ils — renonçant à tout sens propre — ne s'inspirer, dans les heures graves que va vivre la Patrie, que des intérêts supérieurs de l'Eglise et de la Belgique, que la lettre collective leur rappelle en termes pressants.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50 ; Compte chèque-postal : 48.916)

CHOCOLAT

D
U
C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

LA

GRANDE

MARQUE

BELGE

BANQUE

L. SIMONON & C^{IE}

Soc. en commandite simple — Cap. Fr. 6.000.000

24, Rue d'Arenberg, BRUXELLES

Succursale : 5, Boulevard d'Avroy, LIÈGE

OPERATIONS de BANQUE et de CHANGE
aux meilleures conditions

Ouverture de Comptes de Dépôts
Comptes de chèques — Comptes à 6 mois et un an
COMPTES DE QUINZAINE
à des taux d'intérêt particulièrement avantageux

Ouverture de Crédits en comptes nantis
Escompte et recouvrement d'effets
Prêts sur titres cotés

Exécution d'ORDRES DE BOURSE sur toutes places
Gestion de PORTEFEUILLES sans commissions
RENSEIGNEMENTS financiers à nos clients

GARDE de titres — Location de COFFRES-FORTS
SOUSCRIPTIONS aux emprunts et émissions
Encaissement de COUPONS belges et étrangers

Emission de CHEQUES payables sur toutes places étrangères

QUI
S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

Franç. Vanderlinden

17, rue des Cutes, 17

BRUXELLES

G. VERAART

DÉCORATION

PEINTURE — DÉCOR — AMEUBLEMENT

25, PLACE VAN MEYEL ETTERBEEK
BRUXELLES

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

Paix et Fraternité

Charitate fraternitatis invicem diligentes.

Aimons-nous les uns les autres comme des frères. Rom. XII, 10.

I^{re} PARTIE

LA SITUATION SOCIALE DE L'HEURE PRÉSENTE

Coup d'œil sur le relèvement économique de notre pays

Est-il vrai, comme vous le dites ou le laissez dire tous les jours, que notre pays se ruine et coure à l'abîme ? Dans les conversations journalières, dans la presse quotidienne, dans les revendications formulées à l'adresse des Pouvoirs Publics, dans les programmes que les partis élaborent pour rallier leurs troupes, le thème est toujours, à peu de chose près, identique : « La vie est chère » ; « les choses vont mal » ; « la misère s'est abattue sur le monde » ; « à quand la prochaine guerre ? »

Les braves, dont nous avons tant admiré l'héroïsme lorsque, dans la boue des tranchées, sous la pluie des obus, la poitrine ouverte aux gaz asphyxiants, ils sauvaient notre indépendance, il n'est pas rare de les entendre aujourd'hui proférer, avec un soupir de regret, ce paradoxe : « Ah ! c'était le beau temps ! » « Aujourd'hui on nous gâche la victoire ». Ces murmures sont communicatifs. Des anciens combattants ils passent aux civils, qui les grossissent et en augmentent la virulence.

Assurément, il y a de malheureuses victimes de l'après-guerre en Belgique ; ceux qui n'ont que des rentes très réduites ou une maigre pension de retraite comme moyens de subsistance sont fort à plaindre et vraiment dignes d'intérêt, d'autant qu'ils s'enveloppent le plus volontiers d'un silence discret. Mais, en thèse générale, il n'est pas vrai que la Belgique soit malheureuse.

Regardez donc la réalité bien en face. Détournez l'oreille des déclamations des hommes de parti ; laissez là les excitations factices de la presse qui vise les gros tirages ; froidement, observez les faits et réfléchissez.

En novembre 1918, Nieuport, Pervyse, Dixmude, Langemarck, Ypres ; Termonde, Louvain, Aerschot, Lierre, Visé, Andenne, Dinant et quantité d'autres bourgades et villages n'étaient plus que des décombres ; après six années de paix, elles sont partout relevées.

Plus de cent églises de la Flandre et de la Wallonie étaient démolies : à bien peu d'exceptions près, elles sont restituées au culte.

La population des usines, avant 1914, était souvent logée dans des taudis sans lumière et sans air : aujourd'hui, des cités ouvrières coquettes surgissent partout et nombreux sont les travailleurs devenus propriétaires de leur foyer.

SOMMAIRE. I^{re} PARTIE : La situation sociale de l'heure présente. — Coup d'œil sur le relèvement économique de notre Pays — Richesse et moralité. — Libéralisme économique et socialisme matérialiste. — Communisme bolchéviste issu du socialisme. — Il n'y a de salut que dans le Christ et son Évangile.

II^e PARTIE : Paix et Fraternité — Besoin spontané de justice et de fraternité au cœur de l'homme. — La fraternité chrétienne selon l'Évangile. — Origine divine de la charité. — Charité divine et fraternité universelle. — Rayonnement de la charité par l'intensification de la vie intérieure. — Rayonnement de la charité dans les foyers. — Le mariage chrétien. — Rayonnement de la charité dans nos relations sociales. — Rayonnement de la charité dans les relations entre les peuples. — La charité envers nos frères dissidents. — Les trois intentions de Notre Saint-Père le Pape pour l'année sainte.

Conclusions : Le regard tourné vers le Christ en Croix et vers le saint Sacrifice de l'Autel. — La Liturgie de la Messe et l'unité catholique.

Les ouvriers travaillaient dix heures et douze heures par jour : la durée de leur travail a été abrégée et mise en rapport avec leurs besoins personnels et familiaux.

Il y a cinq ans, deux cent dix mille ouvriers, c'est-à-dire le tiers environ des travailleurs affiliés aux caisses de chômage, ont été sans travail ; en ce moment, le chômage a presque partout disparu.

La production industrielle moyenne des deux dernières années est étonnante : l'industrie métallurgique, l'industrie charbonnière et, en général, les industries essentielles de la Belgique donnent des chiffres supérieurs à ceux de 1913 ; de plus, il est notoire que partout l'industrie n'a pas seulement reconstitué, elle a perfectionné son outillage.

Au port d'Anvers, le tonnage total a passé de quatorze millions, en 1913, à plus de dix-sept millions en 1923 ; il a dépassé les dix-neuf millions en 1924. Anvers est, à l'heure qu'il est, le port le plus prospère du continent.

La guerre avait chargé d'obus et de débris la terre de Flandre, au point que l'on se demandait quand elle redeviendrait cultivable : toute la Flandre est cultivée, vivace, plus fertile qu'avant la catastrophe.

Le taux de la vie est élevé, oui ; mais les salaires des ouvriers et des employés ont été portés, en moyenne, au quadruple et au quintuple.

L'enseignement à tous les degrés, écoles primaires officielles et libres, collèges et athénées, les quatre universités belges sont en pleine activité scientifique.

Les écoles professionnelles se sont multipliées et considérablement développées.

Il est difficile de donner des chiffres sur les conditions économiques des foyers : mais se tromperait-on en disant que les deux tiers des Belges ont, en fait d'habitation, d'habillement, d'alimentation, plus de confort qu'avant la catastrophe de 1914 ?

Il est entendu que, parmi ceux-là même dont les conditions matérielles sont améliorées, beaucoup se plaignent : Pourquoi ? Est-ce à dire qu'ils soient appauvris ? Non, mais ils ont accru leurs désirs. Ils ont fait entrer le luxe dans la catégorie des besoins. A ce compte, il serait impossible qu'ils fussent jamais satisfaits. Pour s'enrichir, il ne suffit pas de gagner davantage, il faut aussi savoir dépenser moins.

Et notre dette publique ? Qui eût osé espérer, en 1918, qu'après six ans, nos budgets seraient en équilibre ? Ils le sont ou bien près de l'être.

Le réparation des dommages de guerre sera achevée avant deux ans d'ici. Dès lors, nos budgets ne porteront plus comme conséquence directe de la guerre, que les lourdes charges des emprunts contractés par nous à défaut de paiements de l'Allemagne, et dont actuellement déjà nous assurons le service par nos propres ressources.

Belges, chers compatriotes, il serait peut-être trop dur de vous accuser d'ingratitude, encore que vous sembliez parfois faire bien peu de cas de la recommandation de saint Paul : « *Grati estote* », « ne soyez pas des ingrats » ; mais, certes, ce n'est pas sans raison que l'on vous reproche souvent de médire de vous-mêmes. Vous faites pis que cela : vous vous calomniez, vous vous diffamez.

Dès que l'on sort de nos frontières, on est frappé du contraste entre les jérémiades de ceux du dedans et le lyrisme de nos amis de l'étranger. A l'intérieur, vous n'entendez que doléances et murmures ; au dehors, ce sont les compliments enthousiastes. Les Américains viennent chez nous en curieux, avec l'idée de contempler les dévastations produites par la guerre mondiale ; ils cherchent des ruines et n'en trouvent plus que le souvenir. La rapidité de notre réveil les

stupéfié. En France, en Angleterre, en Italie, le thème devenu banal, le voici : « Merveilleuse, cette petite Belgique ! Héroïque dans sa résistance à l'envahisseur, elle est plus belle encore, peut-être, dans l'élan de sa résurrection. Son agriculture, son industrie, son commerce, son activité sur tous les chantiers et dans tous les domaines, sont un exemple pour le monde ». En vérité, il faut sortir de chez soi pour goûter la fierté d'être Belge.

Quittons donc, une bonne fois, cette légende sotté, que la Belgique va à la ruine. C'est une contre-vérité flagrante. Économiquement, elle a retrouvé la voie de la prospérité : il ne faut pas être prophète pour saluer avec confiance son avenir.

Richesse et Moralité

En va-t-il de même dans l'ordre moral et religieux ?

Nous n'oserions l'affirmer.

Les indices de recul dans ce double domaine sont, au contraire, douloureusement significatifs.

Avant la guerre mondiale, nous étions habitués à entendre exalter le développement économique des nations protestantes : en face de la puissante Allemagne, en admiration devant les peuples Anglo-Saxons, les adversaires du catholicisme n'avaient pour les peuples latins, pour l'Italie et l'Espagne par exemple, que de la pitié. Timidement, les apologistes de la vieille civilisation citaient en sens contraire l'essor du peuple belge, traditionnellement catholique et se rangeant néanmoins en belle place, à la cinquième, dans la série des peuples prospères. Les tenants des deux partis semblaient implicitement d'accord sur ce principe, que la prospérité économique donne la mesure de l'ascension des peuples dans la voie du progrès.

Ils confondaient, observe finement l'historien philosophe Ferrero, la quantité et la qualité, le matériel et le spirituel.

Il n'est pas vrai que l'enrichissement soit toujours un indice ou un facteur de progrès. Nous avons vu, pendant les années d'oppression, des gens habiles s'enrichir au milieu de la détresse commune et à son détriment ; nous avons vu, au lendemain de la guerre, des profiteurs se faire un jeu de la misère d'autrui, exploiter le désarroi universel, y pousser, pour attirer à eux des fortunes dont la soudaineté et l'origine furent un défi insolent à l'honnêteté publique.

« L'argent n'a pas d'odeur » est un brocard immoral. La vérité est que, par le travail surtout, travail de la tête ou travail des bras, se crée et s'accroît légitimement la fortune. Acquis, cette fortune n'est pas destinée à la jouissance égoïste de son possesseur, elle a une destinée sociale, qui lui confère son caractère moral : elle doit servir à l'entretien, au développement de la famille, seconder et promouvoir les intérêts généraux de la société.

L'Évangile, par les lèvres divines de Notre Seigneur Jésus-Christ, maudit les riches dont le cœur ne monte pas plus haut que la richesse : « *Væ vobis divitibus* », dit-Il. Et la première formule où Il condense le secret du bonheur est cette sentence qui illumine tout le sermon sur la Montagne : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit de pauvreté, c'est-à-dire, l'âme détachée de la convoitise des richesses : ils s'assurent la conquête du Royaume des Cieux ». « *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum caelorum* ».

Libéralisme économiques et Socialisme matérialiste

Malheureusement, tandis que la science découvrait journallement des moyens nouveaux de s'assujétir la matière et de la faire servir davantage au bien être de l'humanité, la Foi à l'Évangile baissait parallèlement. Les générations nouvelles s'enivraient de leurs succès, et les philosophes du XVIII^e siècle, précurseurs de la Révolution Française, les arrachaient à l'Église, au Christ, à la charité fraternelle dont parle Saint Paul lorsqu'il dit aux Romains : « Aimez-vous les uns les autres comme des frères », « *Charitate fraternitatis invicem diligentes* » ; (1) et encore, dans sa Lettre aux Thessaloniciens : « Il n'est pas besoin que je vous entretienne de la charité fraternelle : car Dieu lui-même vous met au cœur de vous aimer en frères les uns les autres ». « *De charitate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis. Ipsi enim vos a Deo didicistis ut diligatis invicem* » (2).

(1) R. m. XII, 10.

(2) I. Thess. IV, I.

Au lieu de faire bénéficier de la richesse accrue par la grande industrie tous ceux qui, soit par leurs bras, soit par leur direction intelligente et l'apport de leur fortune, coopéraient à sa production, les forts écrasèrent les faibles, et l'on vit trop souvent des capitalistes sans entrailles, exploiter comme des machines dont on ne mesure que le rendement, d'humbles ouvriers enchaînés, par le besoin de vivre, à leur usine, embaucher les femmes, les enfants, et réduire impitoyablement les familles à cet état de « misère imméritée » contre laquelle a si éloquemment protesté l'illustre Pape Léon XIII dans son Encyclique « *Rerum Novarum* ». Une réaction devait se produire et, Dieu merci, elle se produisit. Il fallait que fût mise en lumière l'importance du facteur travail dans la production de la richesse industrielle. Il fallait que fût reconnue dans l'ouvrier sa dignité d'homme, à laquelle le travail manuel et le capital qui le sollicite sont essentiellement subordonnés. Il fallait que l'homme apparût comme le chef naturel d'un foyer familial qu'il a le droit de fonder, le devoir consécutif d'entretenir et de régir. Et parce que, faute de l'entente fraternelle qu'impose au prolétaire et à celui qui l'emploie la morale chrétienne, le plus faible, l'ouvrier isolé est nécessairement, dans un monde industriel paganismé, exposé à devenir la proie du plus fort, la charité évangélique demande que les ouvriers s'unissent pour la sauvegarde de leurs intérêts, et que les pasteurs d'âmes, protecteurs-nés des déshérités de ce monde, se mettent à leur service, se dévouent à eux ; à leur bien-être et à leur sécurité, oui, mais aussi à la sauvegarde de leur dignité d'homme et de chrétien ; à leur bonheur temporel, oui, mais aussi et surtout à leur moralité, à leur Foi, à leur éternité. Le clergé et les catholiques belges accomplissent chez nous cette noble tâche et il n'est plus aujourd'hui un homme de cœur qui ne soit avec eux.

Malheureusement, il n'en fut pas ainsi dès l'origine. Le mal social déchaîné par le libéralisme économique, et dont nous subissons encore les conséquences, suscita une réaction outrancière qui fit tomber la société industrielle de Charybde en Scylla.

Karl Marx, inspirateur de cette réaction, ne connaît pas la grandeur morale de la nature humaine. Pour lui, le but de la vie ne dépasse pas la prospérité matérielle. Les intérêts économiques et les lois fatales de leur évolution sont à la base de l'histoire. Celle-ci se condense en une lutte âpre, implacable, entre les intérêts du prolétaire et ceux du capitaliste. Dès lors, il ne faut pas chercher à harmoniser, dans un intérêt général et dans une pensée de paix et de fraternité, le capital et le travail, les deux facteurs de l'industrie ; il faut les voir essentiellement en lutte l'un contre l'autre, aviver leur antagonisme, jusqu'au jour où, par l'abolition du capital privé, soit assurée la domination universelle du travail et du prolétariat. L'organisation de ces luttes et des révolutions qu'elles entraînent est l'idée inspiratrice du socialisme Marxiste.

Communisme bolcheviste issu du Marxisme

Sans doute, les socialistes n'avaient pas jusqu'à présent appliqué dans toutes ses brutales conséquences cette conception matérialiste de la vie, de l'humanité, de l'histoire. Oublieux de la morale et de la religion, ils tenaient néanmoins à honneur de respecter la science, d'encourager l'art. Les Bolchéviks de Moscou, qui se proclament les fidèles disciples de Marx et les logiciens du matérialisme historique, bannissent la science et l'art, aussi bien que la religion et la morale chrétienne, massacrent les « intellectuels » tout comme les prêtres et les évêques.

Pour eux, l'école unique du travail doit opérer le nivellement des intelligences (1), ce qui fatalement aboutira à généraliser l'ignorance.

(1) « Tout citoyen de la société communiste doit connaître, au moins » élémentairement, toutes les professions... Même le savant le plus » génial doit être en même temps un ouvrier manuel adroit. A l'élève » quittant l'école communiste du travail, la société déclare : « Tu » n'est pas forcé d'être un savant, mais tu as le devoir d'être un pro- » ducteur ». « L'enseignement doit naturellement être égal pour tous : » ainsi seront abolis les privilèges de certains groupes de la popula- » tion en fait d'éducation et d'enseignement. L'enseignement univer- » sel, égal pour tous et obligatoire, doit s'appliquer à toute la jeu- » nesse entre huit et dix-sept ans... L'école unique doit constituer » une échelle unique que tout élève de la République socialiste peut » et doit gravir, en commençant par l'échelon le plus bas, le jardin

Karl Marx avait dit : « La religion est l'opium du peuple ».

La parti communiste déclare qu'il a le devoir de faire comprendre cette vérité aux masses les plus profondes du peuple travailleur. Il ajoute : « Certains communistes médiocres estiment qu'ils peuvent » croire à la fois en Dieu et au communisme. Ils se trompent. La » religion et le communisme sont incompatibles, aussi bien théo- » riquement que pratiquement.

« Théoriquement, tout communiste doit considérer les phéno- » mènes sociaux (relations entre les individus...) comme s'accom- » plissant suivant des lois déterminées, conformément à la théorie » du matérialisme historique créée par nos grands maîtres K. Marx » et Engels.

» En pratique, non plus, le communisme n'est pas compatible » avec la foi religieuse : Un communiste qui rejette les comman- » dements de la religion et agit d'après les directives du parti cesse » d'être croyant. Par contre, un croyant qui se prétend communiste, » mais qui enfreint les directives du parti au nom des comman- » dements de la religion cesse d'être communiste » (1).

Et parce que les influences de la famille pourraient neutraliser l'effort d'irréligion générale, le pouvoir soviétique déclare que « c'est » un devoir important de l'État prolétarien de soustraire les enfants » à l'influence rétrograde de leurs parents. Le seul moyen radical, » dit-il, c'est l'éducation complète des enfants par la société. Aussi » faut-il agir immédiatement et arriver rapidement... à faire en sorte » que l'école puisse passer à l'offensive contre la propagande reli- » gieuse de la famille » (2).

Ces doctrines monstrueuses vous épouvantent, nos bien chers Frères, et la droiture de vos consciences les abhorre. Elles sont, cependant, la conséquence inéluctable de la théorie générale, d'après laquelle l'homme n'aurait pas d'autre destinée que la conquête du maximum de jouissance dans la vie présente et ne devrait rendre compte de ses actes à aucune autorité souveraine, juge suprême de nos vertus ou de nos méfaits.

Sans doute, tous les socialistes ne sont pas des communistes, tous les communistes ne sont pas des anarchistes, mais le socialisme matérialiste n'a pas qualité pour barrer la voie au communisme et à l'anarchie. Dans tout mouvement d'ensemble, il y a les entraîneurs et les entraînés. Autant nous avons de sympathie et de regret pour ceux qui, de bonne foi, s'égarent et vont à leur perte, c'est-à-dire à la souffrance morale aujourd'hui et peut-être au malheur éternel dès demain, autant nous répudions et condamnons ceux-là qui, par une ambition politique de mauvais aloi, exploitent les instincts mauvais, organisent la haine, attisent les révoltes. Nous ne jugeons pas les hommes, nous apprécions leurs doctrines. Or, les doctrines sont ce qu'elles sont, indépendamment de la bonne ou de la mauvaise foi de ceux qui les professent. La vérité est incoercible et la voici : Si je ne suis qu'un minuscule fragment d'une matière qui va sans cesse se composant sur la surface de notre humble planète ; si je ne suis pas un être libre, responsable de mes actes, soumis tout le temps de ma vie à des devoirs qui lient ma conscience, rien ne m'oblige à me soucier des intérêts d'autrui, nul n'a le droit de m'interdire de suivre à mon gré mes caprices et d'user des moyens à ma disposition pour les satisfaire. Tous les moyens sont bons dans un monde d'où l'on a exclu la loi morale et la majesté de l'autorité !

Et dire que cette supposition extrémiste n'est plus une chimère. Les Soviets Bolchévistes en ont fait une réalité atroce. Des milliers de vies humaines ont été massacrées, des millions de créatures innocentes ont été affamées ; le vol, le sacrilège ont été érigés en lois ; la morale familiale a été vilipendée, la liberté de l'éducation confisquée ; bref, une nation immense a été, est encore livrée à la barbarie. Peu s'en est fallu que l'Europe, par la voie de la Pologne, de la Hongrie, de l'Italie ne subît à son tour l'invasion de la peste Bolchéviste. Hommage soit rendu à notre Gouvernement, qui s'est refusé à installer en Belgique, dans un palais d'ambassade, un foyer de propagande au service de ces destructeurs de toute civilisation. Il serait vraiment trop naïf de croire, qu'après avoir laissé se répandre dans l'air les gaz asphyxiants, il serait toujours temps d'arrêter l'asphyxie.

» d'enfants, et en terminant par le plus haut, l'Université ». N. Boukharine et E. Préobrajenski : A. B. C. du Communisme, dans la Bibliothèque communiste, pp. 234-236. Les deux écrivains font autorité dans le monde soviétique.

(1) Ouv. cité pp. 247-248.

(2) Ibid. p. 252.

Il est urgent que les consciences honnêtes se ressaisissent ; qu'à la puissance de démolition et de mort, le monde civilisé oppose la puissance de vérité et de vie.

Il n'y a de salut que dans le Christ et son Évangile

Cette puissance de vérité est unique, c'est l'Évangile.

L'Auteur de la vie, il n'y en a qu'un, c'est Notre Seigneur Jésus-Christ.

Regardez autour de vous, nos bien chers Frères, et parlez.

Où apercevez-vous une aurore de paix, une espérance de salut ?

Laissons là les pays encore sauvages de l'Afrique ou de l'Asie, que nous nous flattons d'aller civiliser.

Laissons là les grandes nations de l'Extrême-Orient, le Japon et la Chine, qui tournent les regards vers l'Europe et y envoient se former leurs élites.

Les États-Unis d'Amérique sont matériellement prospères, mais ils constituent une fédération d'intérêts, plutôt qu'une unité morale ; ils n'ont pas une âme spirituelle commune.

En Europe, où discernerez-vous un principe vital d'unité ? Au temps des rêves creux forgés par le philosophisme de Voltaire et des Encyclopédistes, sous l'influence du déisme anticlérical de la Révolution Française, on se berça longtemps de l'illusion que la science, — nous entendons la science positive et ses méthodes expérimentales, — suppléerait avec avantage la religion et la morale évangélique. Qui oserait aujourd'hui parler encore du rôle moralisateur de la science, après avoir été le témoin du drame gigantesque où toutes les ressources combinées de la science et de la pensée furent mises au service d'un fol orgueil de domination, dont le premier acte fut un attentat inique et sacrilège à l'indépendance de notre pays ? Il ne fallait pas être grand clerc, d'ailleurs, pour prédire la banqueroute, non pas de la science, mais des prétentions à l'hégémonie morale de la science. La science observe ce qui est. La morale intime ce qui doit se faire. La première parle à l'indicatif. La seconde à l'impératif. Les deux peuvent marcher l'une à la suite de l'autre. Il est intrinsèquement impossible de les identifier.

On remplirait une salle de musée d'antiquités, rien qu'à juxtaposer les systèmes de morale sans religion, inventés par des philosophes soucieux de combler, au cœur de l'homme, dans la famille, dans la société, le vide causé par la disparition des croyances dont ils avaient cru à la légère pouvoir se passer.

Restent les religions.

Les religions orthodoxes ne furent jamais conquérantes ; elles le sont moins que jamais. Pétersbourg, Athènes, Constantinople sont sans rayonnement.

Les religions issues du protestantisme sont agissantes, oui, mais elles souffrent terriblement de leur manque d'unité dans la foi, la discipline, la hiérarchie. Rappelez-vous le pressant appel des 252 Archevêques et Évêques dissidents réunis au Palais de Lambeth à Londres, du 5 juillet au 7 août 1920, pour amener toutes les communions religieuses de l'Orient et de l'Occident, aux concessions nécessaires à la reconstitution d'une apparente unité. Seule l'Église de Rome était absente, et le Comité de la Conférence se voyait contraint de déclarer que « le dessein divin de l'unité catholique » serait irréalisable tant que celle-ci ne comprendrait pas la grande » église latine de l'Occident, à laquelle les églises épiscopaliennes » d'Angleterre furent si étroitement unies dans le passé et avec laquelle, aujourd'hui encore, elles ont tant de liens créés par la Foi » et par la Tradition » (1).

Depuis lors, à trois reprises nous fûmes à Malines les témoins émus de la piété ardente, de l'humilité, de la charité avec lesquelles des personnalités de premier plan de l'église anglicane tiennent les regards tournés avec confiance vers Rome et appellent de leurs vœux et de leurs prières le retour de leurs co-religionnaires à l'unité catholique.

Visiblement donc, Rome, l'Église de Rome, l'Église une, sainte, catholique, apostolique et romaine, fondée par le Christ et assise sur le rocher inébranlable du successeur de Pierre, est la base unique sur laquelle se reconstituera l'ordre chrétien. Seul le Christ redonnera au monde la paix, l'unité dans la charité fraternelle ou, selon l'expression de saint Paul, dans la charité de la fraternité ».

(1) Report of the Committee appointed to consider relation to and reunion with other churches. Part. III, The latin communion.

II^e PARTIE

PAIX ET FRATERNITÉ.

Besoin spontané de justice et de fraternité
au cœur de l'homme

Malgré les pronostics révolutionnaires affirmant l'inéluclabilité des luttes fratricides au cœur de l'humanité, n'est il pas vrai qu'au plus intime de vous-mêmes proteste une voix qui réclame obstinément l'unité et la paix ?

Ceux-là même qui fomentent avec le plus de violence, à certaines heures, les divisions et la révolte, se font illusion sur ce qui se cache de noblesse et d'amour dans leur conscience profonde.

Ne l'avons-nous pas vu le 2 août 1914 ?

A cette heure solennelle où se jouait notre indépendance ; tandis que, devant l'imagination de tout citoyen belge, se dressait un idéal unique, l'existence nationale à sauver, le droit à défendre, l'honneur de la patrie à sauvegarder ; à cette heure, disons-nous, l'esprit de parti disparut de l'horizon des consciences ; un moment, il n'y eut plus que des Belges en Belgique et des frères d'armes, fiers de lutter côte à côte, prêts à souffrir, à mourir, peut-être, ensemble, afin de conquérir ensemble les lauriers de la victoire.

Ce fut une heure tragique, mais révélatrice de la noblesse des âmes. Et l'on comprend que ceux qui s'en souviennent, oubliant la boue des tranchées, faisant peu de cas des souffrances physiques de quatre années de sacrifices, se laissent aller à dire : « Ah, c'était le beau temps ! »

Oui, en un sens, c'était le beau temps, parce que, en vérité, l'or, le plaisir, qui passionnent les foules, lorsqu'elles se laissent emporter par les courants superficiels de la vie, ne sont ni le but de l'existence ni les facteurs essentiels de la paix véritable.

L'orage de 1914 est dissipé, mais la vérité qui, à la lueur des éclairs, vous est alors apparue reste la vérité.

Recueille-toi, mon bien cher Frère, rends-toi sourd aux bruits de la rue, aux échos de la presse, de la bourse, du marché ; accorde-toi le loisir d'une forte réflexion solitaire, et tu reconnaîtras au dedans de toi-même la loi fondamentale de la vie, de l'éducation, de la société.

Un jour viendra, si le bon Dieu t'épargne une mort subite, un jour viendra, où tu te trouveras seul sur ton lit d'agonie. Grosse ou mince, ta fortune, à cette heure décisive, t'échappera, tu la verras t'échapper ; tu n'en emporteras rien par delà la tombe. Tu devras quitter ton foyer, tes meubles, tes travaux, tes souvenirs. Tes proches viendront te dire un dernier adieu. Tu te retourneras anxieux, peut-être, sur ta couche et, si tu as le bonheur d'avoir gardé ta présence d'esprit, tu te sentiras en face de ton heure suprême, l'heure de la vérité ; alors, les choses et les satisfactions éphémères ne compteront plus pour toi ; ton âme seule en présence de Dieu seul, se demandera une chose, une seule chose : Ai-je obéi à ma conscience ? Ai-je fait mon devoir ? Ai-je aimé mon Dieu ? Ai-je aimé mes frères ? Si la voix te répond *oui*, tu mourras en paix et la félicité te sera assurée pour l'éternité. Si elle devait te répondre *non*, tu aurais encore la ressource de recourir à l'infinie miséricorde de ton Dieu : mais si, par malheur, tu n'avais pas vécu dans la pensée habituelle de Dieu et de son amour pour nous, tu aurais tout à redouter, mon Frère bien-aimé, pour l'heure du trépas et pour l'éternité dont elle sonnera pour toi le signal désormais inéluclable.

Nos bien chers Frères, le temps du carême qui approche est, dans l'esprit de l'Église, le temps de la réflexion et de la pénitence. L'année présente, appelée « L'Année Sainte » est par excellence l'année du pardon.

Faites un effort viril : soyez actifs au travail, ayez le souci du nécessaire de la vie pour vous et pour vos enfants, mais ne vous laissez pas aller à la soif de l'or et de l'argent, comme si l'or et l'argent étaient un but, le but de l'existence. Organisez votre travail, unissez-vous à vos frères pour la protection, le développement et, au besoin, la défense de vos intérêts ; mais faites-le en esprit de progrès, avec des désirs positifs d'amélioration de votre condition sociale ; ne le faites pas dans des pensées de haine, sous la poussée d'instincts mauvais de rébellion et de ruine.

Au dessus de vous, par delà votre bien-être personnel, sachez voir la communauté, et, tout d'abord, la famille, l'époux et l'épouse, le père et la mère, et les enfants dont ils ont l'honneur et la joie

d'assurer l'instruction et l'éducation ; par delà la famille, voyez l'union des familles qui vivent pour leur aide mutuelle sur un même sol qu'elles cultivent et font prospérer ; plus au large encore, ayez égard à la grande famille humaine issue d'une même origine et soumise à une loi identique de progrès, que l'on appelle la civilisation.

La fraternité chrétienne selon l'Évangile

Un même besoin d'expansion et d'union anime tous ces organismes : l'Évangile l'appelle charité et fraternité, ou, d'un mot unique comprenant dans la langue de saint Paul ce double sentiment, la « philadelphie », la « fraternité dans la charité ». D'autres qui, respirent, sans s'en douter, une atmosphère que vingt siècles de christianisme ont formée, l'appellent d'un mot plus froid « altruisme » ou, parfois « camaraderie » ; le langage est d'importance secondaire ; l'essentiel est le fait que, sous l'empire de l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ et de traditions vingt fois séculaires, il y a au cœur de nos sociétés civilisées une tendance profonde, incoercible, toujours prête à éclater aux grandes heures, la tendance de l'âme vers le bien de la communauté, bref, un besoin de justice que protège la charité.

Un jour, dans une discussion contradictoire fameuse, un des chefs du socialisme français (1), opposant son altruisme à la charité des disciples du Christ, lançait à un prêtre cette apostrophe émouvante : « Vous êtes, Monsieur l'Abbé, je le crois, un chrétien sincère. Vous devez être absorbé par la contemplation du Christ couronné d'épines, qui a versé son sang pour vous ; ne détournez pas votre regard sur la créature.

» Pour moi, ce n'est pas un Christ que j'aime, mais des milliers, » Chaque fois que, sur le Calvaire de la vie, je vois des malheureux chargés de leur croix et couronnés d'épines, ce sont mes christs » à moi, ce sont ceux-là que j'aime, que j'honore et que je sers ! »

L'auditoire éclata en applaudissements.

Mais la réplique ne se fit pas attendre. Elle porta un coup droit à l'adversaire. Pour tous, elle est riche d'enseignements.

« On voit bien », répliqua le prêtre (2), « que mon contradicteur » a été élevé sur les genoux de l'Église et n'a pas oublié toutes ses leçons. »

Mais la belle image qu'il vient de développer et qui soulève encore l'enthousiasme de la foule, n'a son sens plénier que pour nous ; sur ses lèvres, elle est sans réalité substantielle et sans portée.

Pour qui ne voit dans la vie que des intérêts matériels qui s'entrechoquent, des hostilités qui s'affrontent, qu'est-ce que l'amour ? qu'est-ce que la fraternité ? Tout au plus la solidarité d'un esprit de parti.

Nous, au contraire, disciples fidèles du Christ, chaque fois que sur le calvaire de la vie nous rencontrons des malheureux chargés de la lourde croix des tyrannies et des haines, le front encerclé de la couronne d'épines des angoisses et des terreurs, nous devons les considérer comme d'autres Christs, et c'est Jésus lui-même qui nous donne ce commandement formel.

J'ouvre l'Évangile à cette page admirable où se trouve racontée par anticipation la scène du Jugement dernier. Le Christ, ayant placé les méchants à sa gauche, dira aux bons assemblés à sa droite : « Venez, les bénis de mon Père, car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu et vous m'avez donné un vêtement ; j'étais prisonnier et vous m'avez visité. »

Et quand les élus étonnés, se récrieront et diront : « Quand donc, » ô Christ, est-ce que nous vous avons vu ayant faim, ayant soif, » nu ou prisonnier ? » le Christ leur répondra : « Toutes les fois que » vous avez fait cela aux plus petits d'entre les miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait » ! (3)

Est-il possible, nos bien chers Frères, d'établir une identité plus parfaite entre la personne du Christ et celle de tous les déshérités de ce monde ?

Assurément, l'amour de nos frères ne va pas chez nous sans l'amour de Dieu et de son Christ : il en sort comme le rayon de son foyer. Mais ce foyer est toujours en activité dans l'âme du chrétien sincère.

(1) Sébastien Faure.

(2) Abbé Jean Desgranges.

(3) Abbé Jean Desgranges, catholicisme et progrès, pp. 77-88.

Origine divine de la charité

L'amour chrétien, dont le vrai nom est la charité, est une vertu d'origine divine ; elle ne peut être en nous qu'avec la grâce sanctifiante dont le caractère propre est de diviniser l'âme, d'en faire, non pas seulement de nom et par métaphore, mais dans la réalité vibrante de l'expression, un enfant de Dieu.

Vous l'entendez lire dans l'Évangile de saint Jean, chaque fois que vous assistez à la Messe : « Tous ceux qui par la Foi consentent à recevoir le Verbe fait chair, deviennent les enfants du Dieu ». Le Christ est Fils de Dieu par une génération naturelle, nous le devenons par une grâce d'adoption. Mais il reste que cette grâce fait de nous, en réalité, et aussi longtemps que nous ne la répudions pas méchamment par un péché mortel, les frères du Christ et, en union avec Lui, les enfants de Dieu.

Or, de cette grâce sanctifiante, divinissante, que le baptême nous confère et que la Sainte Eucharistie alimente, découle immédiatement et par une loi nécessaire de l'ordre surnaturel, la charité : divin amour de Dieu, par dessus toutes choses, divin amour de nous-même et de nos frères, de tous nos frères par amour pour Dieu.

Charité divine et fraternité universelle

Le lien entre cet amour que nous devons à Dieu et celui que nous portons à nos frères est tellement étroit que, dans le langage des Saintes Écritures et de la tradition catholique, le même terme qui exprime l'un comprend l'autre, et réciproquement.

Lisez saint Jean, le héraut par excellence de la charité fraternelle : « Le signe auquel on reconnaîtra si vous êtes enfant de Dieu, c'est l'amour que vous porterez à vos frères : car la prescription promulguée dès le principe, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ». « *Omnis qui non est ex Deo... non diligit fratrem suum quoniam haec est annuntiatio, quam audistis ab initio, ut diligit s alterutrum* » (1).

Écoutez saint Paul s'adressant aux chrétiens de Rome. Il leur rappelle leurs obligations de justice, de chasteté, de loyauté ; puis il continue : « Ces commandements, et tous les autres sont contenus en ces deux mots : « Aime ton prochain comme toi-même. Qui aime son prochain ne pèche pas. Aimer c'est accomplir toute la loi ». « *Et si quod est aliud mandatum in hoc verbo instauratur : diliges proximum tuum sicut teipsum... Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo legis est dilectio* ». (2)

Quatre fois, au cours de la même journée, l'Église met sur les lèvres de son clergé, et des grandes communautés religieuses la même exhortation qu'elle emprunte sous des formes variées aux Livres inspirés.

Dès l'aurore, elle leur fait dire la prière de saint Paul aux Thessaloniciens : « Que le Seigneur nous fasse marcher droit en soumettant nos cœurs à l'amour de Dieu et à la patience constante du Christ. » « *Domínus autem dirigat corda et corpora nostra in charitate Dei et patientia Christi* ». (3) Trois heures plus tard, elle leur rappelle le mot de saint Jean : « Dieu est charité. Qui est fidèle à la charité demeure établi en Dieu et Dieu demeure en lui ». « *Deus charitas est : et qui manet in charitate, in Deo manet et Deus in eo* ». (4) Vers midi, elle reporte l'attention vers nos frères : « Chacun, nous dit-elle, est chargé d'un fardeau. Aidez-vous les uns les autres à le porter : ce sera pour vous tous le moyen de remplir la loi du Christ ». « *Alter alterius onera portate et sic adimplebitis legem Christi* ». (5) Ou encore, à d'autres jours : « Fussiez-vous quittes de toutes vos autres dettes envers autrui ; il y en a une qui persistera toujours, c'est que vous vous aimiez les uns les autres ». « *Nemini quidquam debeatis, nisi ut invicem diligatis* ». (6) Enfin, avant la tombée du soir, elle nous rappelle le fondement de cette estime et de cette affection que nous nous devons les uns aux autres : c'est la valeur infinie d'une âme dont la rédemption, à coûté le sang d'un Dieu ; c'est son privilège incomparable d'être le sanctuaire de l'Esprit-Saint,

de porter Dieu en elle : « *Empti enim estis pretio magno, glorificate et portate Deum in corpore vestro* ». (1)

C'est à ces hauteurs qu'il vous faut placer, nos bien chers Frères, si vous voulez comprendre la gravité de la situation qui se dresse aujourd'hui devant nous et les obligations que vous impose le grand honneur de bénéficier de la Foi catholique.

Le spectacle dont nous sommes les témoins émus n'est pas nouveau.

Au quatrième siècle déjà, lorsque la société se dégageait des liens du paganisme et naissait à la liberté spirituelle, mère de notre civilisation occidentale, le génie de saint Augustin, embrassant du regard les deux versants du passé et de l'avenir, rangeait le monde en deux cités, l'une terrestre, l'autre céleste, l'une à base d'orgueil et d'égoïsme jouisseur, l'autre à base de charité, d'humilité, de dévouement fraternel ; d'une part, ceux qui poussent la recherche d'eux-mêmes jusqu'au mépris de Dieu ; d'autre part ceux qui aiment Dieu et le prochain, jusqu'à s'oublier, se renoncer, se sacrifier eux-mêmes. « *Fecerunt itaque civitates duas amores duo, terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, caelestem vero amor Dei usque ad contemptum sui* ». (1)

Alors, comme aujourd'hui, la ligne de faite entre le paganisme et le christianisme, entre la Révolution et l'ordre chrétien, entre la barbarie et la civilisation, entre la guerre et la paix, entre la mort et la vie, c'est toujours la charité.

Mais, vous l'avez compris, la charité n'est ni la sensiblerie qui frissonne à la vue d'un bistouri, ni la pitié de l'indifférent qui jette un sou dans la sébile de l'aveugle ; elle n'est pas la philanthropie des hommes d'un clan, d'une classe, d'un parti, d'une secte, pour leurs camarades, leurs partisans, leur co-religionnaires ; car, ainsi que le déclare Notre Seigneur, si vous n'aimez que ceux qui vous veulent ou vous font du bien, quelle récompense méritez-vous ? Les païens sont capables d'en faire autant. Non, la charité n'est aucune des formes de l'altruisme humain, si élevé qu'il puisse vous apparaître ; elle est une vertu surhumaine, une effusion en nous de l'Amour Infini, elle n'est ni plus ni moins que l'effet premier de la communication de la vie même de Dieu à l'humanité. L'apôtre saint Paul est très formel à cet égard. « La charité, dit-il, est l'écoulement en nos cœurs de la vertu de l'Esprit Saint qui s'est donné à nous ». « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* » ().

Oui, nos bien chers Frères, c'est jusque-là que le bon Dieu a poussé son amour pour nous : Il ne s'est pas contenté de nous prodiguer ses dons, Il s'est Lui-même donné à nous.

En vérité, nous ne savons pas ou nous ne savons plus combien notre Dieu nous aime. Nous ne savons pas, ou nous ne savons plus de quelle race nous sommes. Nous vivons au dehors, nous ne rentrons plus en nous-mêmes pour contempler, admirer, aimer le divin trésor dont nous sommes les heureux dépositaires. Saint Ignace, le martyr, écrivait à ses fidèles : « Vous portez le Christ en vous », vous « portez Dieu », vous êtes des « Christophores », des « Théophores. »

Ah ! disait notre divin Sauveur à la Samaritaine, si vous pouviez comprendre « ce qu'est le don de Dieu » !

Le don de Dieu, c'est Dieu qui se donne lui-même à nous, nous ouvre la source de la vraie vie, qu'est la vie surnaturelle de la grâce, la vie de la Foi, de l'Espérance, de la Charité, des vertus morales que la charité inspire et alimente, la vie des conseils évangéliques, la vie du renoncement, de l'immolation de soi, du dévouement fraternel, de l'apostolat catholique ; oui, le don de Dieu, c'est Dieu en nous et nous en Dieu ; c'est le Christ-Dieu, vainqueur du péché et de la mort, qui par son Saint Esprit se communique à nous ; s'établit en nous, vient mendier notre amour, nous promet sa félicité et nous donne sa parole indéfectible qu'Il ne nous quittera plus, aussi longtemps que nous ne nous laisserons pas aller au geste impie et sacrilège de répudier son amitié.

Rayonnement de la Charité par l'intensification de la vie intérieure

Voilà, nos bien chers Frères, la vérité essentielle qu'il faut restaurer tout d'abord dans les esprits et rendre agissante dans les consciences,

(1) I Joan., III, 10-11.

(2) Rom., XIII, 9-10.

(3) 2 Thess., III, 5.

(4) I Joan., IV, 16.

(5) Gal., VI, 2.

(6) Rom., XIII, 8.

(1) I Cor., VI, 20.

(2) S. Aug. de Civitate Dei, Lib. XIV, Cap. XXVIII.

() Rom., V, 5.

si nous voulons que, de la lutte engagée entre le laïcisme et le catholicisme, entre la cité terrestre et la cité des cieux, l'ordre sorte triomphant.

Aussi, au moment de tirer de cette Lettre Pastorale les applications auxquelles elle doit vous conduire, nous n'hésitons pas à proclamer que la première tâche incombe aux croyants et aux pratiquants, laïcs, religieux, prêtres qui, ayant longtemps respiré une atmosphère viciée par le naturalisme, se sont laissés anémier jusqu'à ne plus guère supporter que les exhortations philosophiques au devoir, à la vertu, à l'honnêteté, et à ne plus se sentir l'énergie d'appliquer leur Foi et leur Amour à la Personne adorable et toujours vivante de Celui qui, non seulement dans le secret des tabernacles, mais dans le temple même de chacune de nos âmes en état de grâce, se donne à nous, nous appartient.

Le premier réveil que nous sonnons, c'est le réveil de la vie intérieure, de la vie d'oraison, du don total de soi à la Personne divine de Celui qui daigne se donner à nous. Dieu merci, nombreuses sont aujourd'hui les âmes chrétiennes qui, dans l'obscurité de leur néant, dans le silence de leur humilité, se livrent à Dieu, au Christ, à son Eglise, pour faire contrepoids aux iniquités du monde en mettant dans l'autre plateau de la balance leurs mérites et leurs sacrifices. Jehovah ne demandait que dix justes pour épargner Sodome et Gomorrhe : ces dix justes, Il les trouvera partout où le blasphème résonne, où l'impudicité s'étale, où la justice est méconnue. Et nous qui croyons à la communion des saints, nous savons que, cette fois encore, partout où a abondé l'iniquité, surabonderont la grâce et la charité.

Notre Saint Père le Pape Pie XI fait appel, coup sur coup, à l'action catholique. Le premier bataillon de l'armée catholique, le voilà : il se formera de l'élite des âmes qui puiseront dans une recrudescence de vie intérieure, une soit plus intense de sacrifice, une passion plus ardente de se donner, de travailler, de souffrir, et, si le bon Dieu le veut, de mourir pour notre société désemparée.

Rayonnement de la charité dans les foyers

Cet esprit de sacrifice ranimera le courant surnaturel qui doit imprégner toutes les sphères de la vie extérieure, privée ou publique, l'enseignement, la bienfaisance, les relations sociales.

Vous combattez la neutralité, nos très chers Frères, et vous faites bien. Vous admirez l'acte courageux de ceux qui, en pays catholique, replacent l'image du divin Crucifié dans les écoles, les hôpitaux, le prétoire ; nous les admirons avec vous. Mais avez-vous fait la réflexion que, peut-être, chez vous, dans vos foyers, dans vos salons, à votre table, le matin et le soir, avant et après vos repas, le Christ est oublié ? Nous déplorons l'absence d'enseignement religieux dans les écoles publiques, qui devraient être accessibles à tous les enfants, à tous les adolescents, aux croyants qui sont majorité aussi bien et plus qu'aux incroyants qui sont le moindre nombre. Mais avons-nous assez songé que, même chez nous, en certains milieux, les signes de la religion sont lettre morte ; que le catéchisme lui-même est parfois un enseignement traité avec la froideur que l'on met à expliquer une carte de géographie ou les règles de l'arithmétique, au lieu d'être une leçon de foi, de confiance et d'amour ? A combien d'écoles, de classes, de collèges, de chaires d'université, ne s'appliquerait pas en toute justice la parole du Précurseur du Messie : « Il y a au milieu de vous » quelqu'un que vous ne connaissez pas », « *Medius vestrum stetit* » *quam vos nescitis* » (1).

La seconde résolution que nous vous demandons, c'est donc de faire revivre, par votre exemple et par l'influence de votre autorité, la connaissance du Christ, le culte et l'amour de sa Personne trois fois sainte, dans tous les milieux où vous êtes, chez vous, maîtres de l'enseignement, de l'action, de la direction. « La vie éternelle, la seule qui finalement importe, consiste », dit Notre-Seigneur, « à connaître, — entendez connaître et aimer — le seul vrai Dieu et le Christ Jésus qui est venu nous le révéler ». « *Hæc est autem vita æterna ut cognoscant te, solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* » (2).

Cela fait, vous aurez davantage qualité pour demander que le même esprit trouve accueil là d'où, hélas, les usages mondains,

certaines conventions officielles plus encore qu'une hostilité voulue l'ont tristement banni.

L'esprit du Christ est charité, avons-nous dit.

Le rayonnement de la charité doit avant tout pénétrer le foyer familial.

Le mariage chrétien

Jeunes gens et jeunes filles qui songez à votre avenir, faites vôtre la parole de Tobie : « Nos âmes appartiennent à Dieu avant d'appartenir à la créature ». Il est légitime que vous demandiez au mariage la satisfaction de votre besoin d'aimer. Mais l'union que vous entrevoyez ne peut être ni un commerce passionnel, ni un marché. C'est de vos âmes que doit monter votre amour, et il doit être unique et infrangible.

Le mariage est l'association de deux âmes qui veulent se compléter, se soutenir, s'entraider pour gravir ensemble, avec plus de cœur et plus de vaillance, les âpres sentiers de la vie.

Issu du consentement mutuel des deux époux, le mariage a été élevé par Notre Seigneur Jésus-Christ à la dignité d'un sacrement.

Jamais un mariage valide et consommé ne peut, pour aucun motif ni par aucune autorité au monde, pas même par l'autorité du Souverain Pontife, être invalidé. S'il vous est arrivé d'entendre dire qu'un mariage légitime a été « annulé », un langage imprécis vous a induits en erreur. Il est possible qu'une union ait été reconnue nulle, faute, par exemple, de libre consentement mutuel, et alors jugée et déclarée telle par l'autorité ecclésiastique ; ou que, pour des raisons graves dont le Souverain Pontife est seul juge, un mariage légitimement contracté ait été dissous avant d'avoir été consommé : mais il reste immuablement vrai qu'une union valide et consommée par l'accord des deux époux est indissoluble. Tant que les deux époux sont vivants, toute tentative de remariage est concubinaire, adultère, et le concubinage, pour être légalisé par la formalité extérieure que l'on appelle très improprement un « mariage civil », n'en reste pas moins un concubinage, excluant la participation du chrétien à la communion eucharistique.

Époux et épouses, respectez la loi naturelle de l'union conjugale. Vous vous unissez pour coopérer sous le regard de la divine Providence à la transmission de la vie. Ayez confiance en sa paternelle Bonté. Même au plus tort de l'épreuve, ne doutez pas de son aide. Une assurance qui ne reposerait que sur des appuis humains serait du calcul apparemment habile, peut-être, ce ne serait ni de la foi ni de l'espérance chrétienne. Malheur à vous si, par des moyens anticonceptionnels, vous empêchiez la propagation de la vie ou si, par des procédés subséquents, vous en arrêtez l'évolution.

Soyez fiers de donner à Dieu et à l'Eglise des fils, qui prolongent les traditions de foi et d'honneur de vos familles.

Ayez pour principal souci de mettre en commun vos lumières, vos affections, votre expérience, pour faire d'eux des chrétiens convaincus et fervents et de loyaux serviteurs de leur pays. Dès leur âge le plus tendre, surveillez leurs habitudes naissantes. Tout enfant a des propensions au mal comme des inclinations au bien : encouragez celles-ci, mais combattez celles-là. Le plus grand service que vous puissiez rendre à votre enfant, c'est de prendre autorité sur lui. Le plus grand malheur qui puisse lui arriver, c'est d'avoir été abandonné, sans contrôle, à ses caprices ou aux instincts mauvais de compagnons de rencontre.

Mais rendez votre autorité aimable. En cette heure d'universelle dissipation, faites un effort sur vous-mêmes pour créer dans votre intérieur une chaude et douce atmosphère d'intimité familiale. Heureux, profondément heureux les enfants qui, selon la belle et forte expression de jadis, trouvent à « se récréer » chez eux. Ce spectacle est peut-être la joie la plus délicate qu'accorde la divine Providence aux familles nombreuses. Celles qui ont peiné et même pâti ensemble ne sont pas celles qui trouvent le moins de charme à commémorer leur passé.

Contrôlez les relations, les lectures, les aspirations des adolescents. Habituez-les au renoncement, au travail, à l'oubli d'eux-mêmes pour mieux être au service d'autrui. Interdisez-leur les spectacles dangereux, les toilettes provocantes, les danses lascives. Protégez-les contre les écueils que le vice multiplie sous leurs pas, et faites, comme citoyens, tout ce qui est en votre pouvoir pour assainir la moralité publique.

(1) Joan., I, 26.

(2) Joann., XVII, 3.

2 PÈLERINAGES

Spécialement organisés pour les abonnés et amis de La REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS.

A

ROME

du 8 au 22 avril
du 8 au 22 septembre

Les 2 voyages se font sous la conduite du bureau de Tourisme « Le Globe », 3, avenue Louise, à Bruxelles.

Groupes de 25 personnes

Les 2 voyages ont été combinés de façon à offrir aux abonnés et amis de la REVUE tous les avantages (réduction, organisation, etc.) qu'offrent les grands départs tout en conservant aux groupes un caractère d'intimité.

Itinéraire :

- 1^{er} jour : Départ de *Bruxelles* dans la soirée pour *Bâle*. Diner en W.-R. (premier service du bureau).
- 2^e jour : Départ pour *Milan* par la magnifique ligne du Simplon. Arrêt et visite des Iles Borromées. Arrivée à *Milan* dans la soirée. Départ pour *Rome*. (Le trajet de *Milan* à *Rome* peut se faire en W.-L. moyennant un supplément de 86 Lires).
- 3^e jour : Le matin arrivée à *Rome*.
- 4-5-6-7-8^e jours : Séjour à *Rome*.
- 8^e jour : Départ pour *Assise*. Visite. Départ dans la soirée pour *Florence*. Logement.
- 9^e jour : Séjour à *Florence*.
- 10^e jour : Départ dans l'après-midi pour *Milan*. Logement.
- 11^e jour : Matinée à *Milan*. Départ pour *Côme*. En bateau à *Bellagio*.
- 12^e jour : Séjour à *Bellagio*.
- 13^e jour : En bateau à *Menagio* et *Lugano*.
- 14^e jour : Le matin départ pour *Lucerne*. Déjeuner-fourchette et diner à *Lucerne*. Départ pour *Bâle* et *Bruxelles*.
- 15^e jour : Dans la matinée arrivée à *Bruxelles*. Le petit déjeuner en W.-R. est le dernier service du bureau.

Prix par personne :

- 2,050 francs belges, avec billets de chemin de fer deuxième classe, repas en W.-R. et hôtels de premier ordre.
- 1,885 francs belges, avec hôtels de premier ordre sur tout le parcours, pensions de famille à *Rome*, repas en W.-R.

Pour les inscriptions : Envoyer son adhésion à la *Revue catholique des idées et des faits*, 11, boulevard Bischoffsheim. et verser un acompte de cent francs au compte chèque postal n° 45,472 de M. De Staercke (voyages Le Globe) à Bruxelles, 3, avenue Louise, en inscrivant au talon de chèque son adresse, le genre d'hôtel et de chambre qu'on désire et en indiquant les dates du départ choisi. Sans l'acompte, l'inscription n'est pas valable.

Le prix total du voyage doit être versé au même compte chèque-postal respectivement avant le 8 mars et le 8 août. En cas de désistement les versements sont remboursés moyennant retenue de 5 % pour frais.

En cas de désistement trop tardif, les hôteliers de Rome exigent comme dédommagement, un tiers de la valeur du séjour commandé. Au cas échéant, cette somme viendrait s'ajouter à la retenue des 5 %. Les billets pourront être cédés en nous avisant des changements de noms.

Le Programme détaillé du voyage sera transmis aux participants, ainsi que leurs adresses d'Hôtels, quelques jours avant le départ. Les Hôteliers prient les pèlerins de choisir des chambres à deux lits ou à grand lit, dans la mesure la plus large possible, le nombre de chambres à un lit étant très restreint. Avoir soin d'indiquer l'arrangement choisi dès le moment de l'inscription.

Bagages : Prendre le moins de bagages possible.

Passeport : La carte du pèlerin dispense du passeport en Italie. Pour l'obtenir, demander au commissariat de police, un certificat d'identification avec un portrait récent. L'envoyer au bureau de tourisme *Le Globe* qui fera le nécessaire pour y faire imprimer le sceau du Comité. Y ajouter un second portrait et une lettre de son curé attestant que l'on fait pèlerinage à Rome en vue du jubilé.

Cette carte de pèlerin sera remise en même temps que les billets de chemin de fer et d'hôtels, quelques jours avant le départ. L'Agence se charge de fournir un passeport collectif pour le passage en Suisse.

Toilette exigée pour l'*Audience Pontificale* : Messieurs : en vêtement sombre ; Dame : Robe noire ou blanche montante, manches longues, mantille noire ou blanche.

Les dispenses nécessaires seront demandées pour la durée du séjour à Rome.

A ces prix il y a lieu d'ajouter la somme de 30 francs pour la « Tessera » et la « Carte du Pèlerin » nécessaires aux voyageurs.

Toute personne désireuse de former un groupe de pèlerins à autre date peut s'adresser au bureau de La revue catholique des idées et des faits.



MICHEL SWARTENBROECKX

AGENT DE CHANGE AGRÉÉ

22, rue Royale, 22 (Parc), BRUXELLES

Téléphone : 209.06

Compte-Chèque-postal : 126.202

Adresse Télégraphique : Swartbourse-Bruxelles

ORDRES DE BOURSE

Renseignements financiers de premier ordre

Circulaire privée gratuite sur demande

Action catholique

79, Chaussée de Haecht, 79, Bruxelles

*Se recommande spécialement pour l'édition de tout ouvrage
Religieux, Philosophique, Scientifique, etc.*

De Backer-Van Camp

73, Rue Royale

(en face de la Colonne du Congrès)

TÉLÉPHONE : 275.63

BRUXELLES

OBJETS D'ART - PORCELAINES - CRISTAUX

VERRERIES D'ART

DE

" LALIQUE "

Voyages Belges

36, Boulevard M. Lemonnier

BRUXELLES

Voyages individuels et collectifs à forfait et en tous pays

Une Semaine à la Côte d'Azur : 650 francs

Prix comprenant chemin de fer, hôtels, excursions en auto-car, pourboires et taxes. — Départs à volonté.

Rome et l'Année Sainte 1925

Départ accompagné toutes les semaines à partir du 21 Décembre 1924.

*Journal envoyé, à titre gracieux, sur demande, à tous les lecteurs
de la REVUE CATHOLIQUE.*

Brasserie Léopold

Société Anonyme



LÉOPOLD



Rue Vautier-Bruxelles



302,69 & 302,75



Brapold, Bruxelles



Bruxelles, Q.-L.



17117.

Nos déclarations au fisc des matières premières employées

1913	760.115 kilogs
1914/18	■ Période de guerre, affaires quasi nulles, pas de fournitures aux boches.
1919	371.750 kilogs
1920	767.025 kilogs
1921	1.109.450 kilogs
1922	1.635.930 kilogs
1923	2.226.030 kilogs

Chiffres éloquentes } dus à nos Bières, de } Qualité fine
Accroissement considérable } Forte densité

MALTS FINS HOUBLONS FINS

Toute cette augmentation est due à une très forte demande de :

NOS BIERES FINES

STOUT LEOPOLD

Densité 7°5

LIBERATOR LEOPOLD

(Munich) Densité 6°2

BOCK LEOPOLD

(Pâle) Densité 5°2

La concurrence par la qualité

Rayonnement de la charité dans nos relations sociales

La famille élargie, c'est, du point de vue spirituel, l'Église comprenant dans son sein le diocèse ; dans le diocèse, la paroisse ; du point de vue civil et politique, c'est la commune et, du fait de l'agglomération des communes et d'autres organes intermédiaires, auxquels préside une même autorité publique, l'État, c'est la Patrie.

La nature ne connaît pas d'individus autonomes. Tous, nous naissons frères, enfants d'une même mère, la patrie Belge ; dès notre baptême, nous appartenons dans l'ordre chrétien à une même Mère, d'origine surnaturelle, notre Mère la sainte Église.

Il serait trop long de nous étendre sur les devoirs multiples que nous crée ce double titre d'enfants de l'Église, d'enfants de la même Patrie.

Mais ne répondrons-nous pas au désir profond de la très grande majorité de nos compatriotes en leur demandant à tous, même en cette année d'inévitables agitations électorales, le respect mutuel, la loyauté, le souci du bien général ? En vérité, nous sommes tous faibles et avons souvent besoin d'indulgence. Mais, à mesure que l'on voit les hommes de plus près, il semble bien que la perversité soit plutôt l'exception.

Il se dit communément : Nous avons gagné la guerre, nous n'avons pas encore gagné la paix. La gagnerons-nous jamais, cette paix, sans l'accord de tous les partis sur certaines données, au moins, qui sont essentielles à notre vie commune, parmi lesquelles nous n'hésitons pas à placer au premier rang l'égalité de droits de tous les Belges devant les Pouvoirs Publics ?

Les parents chrétiens ont le droit d'élever chrétiennement leurs enfants. Les Pouvoirs Publics n'ont pas le droit de leur imposer un enseignement que leur conscience réprouve, nous entendons un enseignement d'où la religion chrétienne est exclue, où elle est méconnue sinon combattue.

Dès lors, quand nous réclamons la participation des écoles libres et des écoles officielles aux subsides publics, ce n'est ni un privilège ni une aumône que nous sollicitons, c'est la consécration d'une liberté, un droit que nous revendiquons.

Il serait inique, en vérité, d'exploiter la soumission généreuse des catholiques à l'ordre public, pour exiger d'eux qu'ils payent deux fois leur tribut à l'enseignement : une première fois, en contribuant à un enseignement neutre dont en conscience il leur est interdit d'user, et, une seconde fois, pour s'accorder les moyens d'élever leurs enfants dans les conditions exigées par leur conscience chrétienne.

Il serait si simple d'écarter à jamais de l'enjeu de nos luttes politiques cette troublante question scolaire, qui a déjà si douloureusement déchiré la patrie belge, et sur laquelle, d'ailleurs, nous ne pourrions jamais transiger. Ce serait d'appliquer à la Belgique la législation scolaire de liberté effective et d'égalité, votée et loyalement appliquée par les protestants aussi bien que par les catholiques, chez nos voisins hollandais.

Et que nos adversaires politiques ne disent pas : Mais ce serait favoriser le progrès des écoles libres et aider au dépeuplement des écoles officielles. Car, dire cela, ce serait proclamer que le succès des écoles officielles ne s'obtient aujourd'hui qu'en violentant les consciences.

Oui, nul n'en peut douter, la liberté scolaire bien comprise serait un grand moyen, le principal, pensons-nous, de la pacification sociale en Belgique.

Il en est un second, à la portée aussi de tous les hommes de bonne volonté.

La question flamande nous divise. Au lendemain de la guerre, surtout, la division a pris un caractère spécial d'acuité qui persiste et s'accroît, peut-être, parmi la jeunesse universitaire. Où gît la cause de la division ? Celle-ci tient-elle à certains griefs particuliers dont les populations flamandes demandent, en matière d'enseignement, de justice, de service à l'armée, le redressement ? Peut-être, dans une certaine mesure encore, en ce sens qu'elles ont gardé un souvenir amer des lenteurs que l'on a mises souvent à reconnaître leurs droits dans le passé ; mais, de l'avis de ceux qui sont à même d'interroger plus profondément l'âme flamande, le vrai grief est ailleurs, il est d'ordre plus général. Déjà, dans une lettre collective pu liée en 1906, les évêques belges étaient unanimes à proclamer qu'il s'agit, avant tout, d'estimer et de faire estimer davantage en

Belgique la langue flamande ; nous ajouterions volontiers, aujourd'hui, qu'il s'agit au premier chef d'estimer et de faire estimer davantage le peuple flamand, ou si vous le voulez, ce que l'on est convenu d'appeler « l'âme flamande ».

L'unité de la Patrie Belge n'est pas faite seulement de législation, de discipline, d'échanges extérieurs ou de travail côte à côte ; elle est faite, ou mieux, elle se fera de compréhension mutuelle, sympathique, du désir senti de part et d'autre de vouloir à titre égal participer à une même vie commune, à une même ascension vers un idéal supérieur. Les Flamands ne demandent pas que l'on ravisse aux Wallons leur influence ou leurs droits. Ils ne cessent de le redire, même parfois avec outrage, leur attention, ne se porte pas sur autrui, elle se concentre sur eux-mêmes. Mais ils entendent aussi n'être pas traités comme des Belges de qualité inférieure, comme des parents pauvres chez des parvenus. Au fait, leur passé ne vaut-il pas celui de la Wallonie ? N'ont-ils pas, eux aussi, leurs gloires commerciales, littéraires, artistiques, leur indéfectible fidélité surtout à la tradition catholique ? Hier encore, sous la puissance oppressive de l'Étranger, n'ont-ils pas presque unanimement fait preuve d'un désintéressement admirable dans le respect de l'unique autorité légitime du Pays ? Et n'est-ce pas de leurs rangs qu'est sorti le plus fort contingent de notre armée ?

Nous ne pouvons croire que ces sentiments soient éteints chez la jeunesse flamande d'aujourd'hui. Il y a, des deux côtés de la barrière des préventions, oui, des manques d'intelligence mutuelle, des défiances qui en sont nées, oui, mais nous ne pouvons croire que le désir dominant ne soit pas chez tous celui de la fraternité sociale et chrétienne.

À l'état de choses que nous venons d'esquisser, il n'y a pas de remède spécifique à opposer. Aussi, notre intention n'est-elle pas d'en appliquer ni même d'en indiquer un. Mais nous appuyons sur ce conseil général : Wallons et Flamands, apprenez à vous mieux connaître, à vous comprendre plus fraternellement, à respecter et à favoriser vos aspirations légitimes mutuelles. Vous êtes des frères : ne vous traitez pas en ennemis ; non, c'est beaucoup trop peu dire, ne vous traitez pas en étrangers. La paix de la Belgique est à ce prix. La véritable prospérité nationale en dépend.

Le droit naturel ne connaît pas de classes sociales ; il ne connaît que la collaboration de membres, inégaux peut-être en nombre ou en valeur, à une même profession ou à une même entreprise agricole, industrielle ou commerciale.

Le vœu de Léon XIII eût été de voir revivre, sous des modalités nouvelles, les corporations chrétiennes du moyen âge, dans lesquelles patrons et ouvriers se rencontrent pour discuter leurs préoccupations respectives, sans doute, mais aussi et surtout pour les considérer en rapport avec une même organisation professionnelle.

Cette directive si sage, où le souci de la justice s'alliait à celui de la fraternité, fut longtemps méconnue.

Aujourd'hui, cependant, sous la pression des événements, des groupements professionnels ouvriers et des groupements professionnels patronaux se rencontrent occasionnellement pour traiter les questions diverses qui intéressent la profession. Les grandes industries du pays ont leurs commissions nationales officiellement instituées, où délégués des patrons et délégués des ouvriers élaborent des conventions, préparent une charte du travail.

Il faudrait pouvoir stabiliser ces rencontres occasionnelles ; établir, entre les organisations patronales et les organisations ouvrières, des rapports permanents, réglés, qui assurent la convergence pacifique de tous les efforts mis au service d'une même œuvre productive.

Seule la justice ne pourrait ni opérer ni maintenir cette convergence. Une charte durable du travail doit reposer sur l'affection mutuelle des patrons et des ouvriers. Or, pour s'affectionner, il faut se connaître il faut se soumettre à la loi suave et forte de la fraternité chrétienne que nous prêche l'Évangile.

Est-ce tout ? Fraternité patriotique entre citoyens d'un même pays libre ; fraternité entre compatriotes de langue différente ; fraternité entre membres d'une même organisation professionnelle, est-ce tout ce que demande de nous la charité ?

Non ; entre hommes d'œuvres, aussi, au service des intérêts généraux de la Patrie, au service de l'Église, il faut raviver la fraternité chrétienne. La division du travail est, dans les œuvres de bienfaisance comme dans les professions et les métiers, nécessaire et

précieuse ; encore faut-il qu'elle ne devienne pas une occasion de division chez les travailleurs. L'Église demande des serviteurs affranchis de tous les particularismes, à l'âme « catholique », c'est-à-dire universelle et universalisatrice.

Aussi les Papes Pie X, Benoît XV, Pie XI encouragent-ils avec insistance « l'action catholique » où, selon une expression heureuse du savant et zélé Recteur de l'Université catholique de Louvain, Mgr Ladeuze, « l'apostolat laïc prépare, aide et prolonge l'apostolat sacerdotal au sein des masses pour les ramener au Christ. »

A côté de sujets d'inquiétude et de chagrin de l'heure présente, il y a pour vos évêques et il doit y avoir pour vous, nos bien chers Frères, de puissantes raisons d'espérer.

Grâce au saint Pape Pie X, dont toute la vie se mouvait dans le surnaturel, les chrétiens ont retrouvé en plus grand nombre le chemin de la communion quotidienne ; et, grâce à l'action bienfaisante et communicative des monastères bénédictins, le banc de communion est plus proche de l'autel, le culte liturgique est remis en honneur, les fidèles se voient davantage autour de leur curé dans la paroisse, autour de leur évêque dans sa cathédrale, autour du Vicaire du Christ et autour du Christ lui-même dans sa grande fonction sacerdotale qu'est la célébration du très saint Sacrifice de la Messe. Là est, par excellence, le foyer de l'unité. Nul ne l'a affirmé avec plus d'énergie que saint Paul : « Le calice de bénédiction, que nous » bénissons, dit-il, ne nous fait-il pas communier tous au Sang du » Christ ? Le pain que nous rompons, ne nous fait-il pas communier » tous au même Corps du Christ ? Oui, un seul et même pain devient » un seul et même Corps dont tous nous sommes les membres, » parce que tous nous nous nourrissons du même pain. » (1) La sainte » Liturgie ne prend toute sa grandeur que sous cet aspect de l'unité » catholique, selon l'esprit de saint Paul et celui de saint Augustin qui » s'écrie : « O le sacrement par excellence de la piété, symbole suprême » de l'unité ! « O sacramentum pietatis ! O signum unitatis ! » (2) » La sainte Eucharistie est notre pain quotidien, dit encore le grand » évêque, mais à la condition qu'elle soit pour nous une alimenta- » tion spirituelle, réalisatrice de l'unité ; elle nous incorpore au Christ, » fait de nous les membres du Christ, afin que nous soyons en vérité » ce que nous recevons. » (3)

Et parce que notre chère jeunesse s'est habituée à recourir avec plus de foi et plus d'ardeur à la source de la vie surnaturelle, nous la voyons monter vers les sommets. A Gembloux, il y a quatre ans, ils étaient dix mille ; ils étaient trente mille en 1924, à Charleroi ; tout fait prévoir qu'ils seront, pour la Wallonie seule, au moins soixante mille à Liège en 1927, non pas pour s'engager dans une bagarre électorale, ou pour saluer un drapeau politique, mais pour acclamer le Nom trois fois saint de Notre Seigneur Jésus-Christ. Ces jeunes gens ont appris à connaître leur religion dans le labeur patient de leurs cercles d'études ; à mesure qu'ils connaissent mieux le Christ, ils se sont pris davantage à L'aimer ; et voici qu'à l'individualisme laïc qui a engendré le crime de l'apostasie officielle des nations, ils se préparent à opposer la revanche de la royauté d'amour de notre divin Sauveur.

Rayonnement de la Charité dans les relations entre les peuples

La charité du Christ et de ses disciples franchit toutes les frontières ; elle déborde les familles, les organisations nationales, elle s'étend aux relations internationales pour former l'âme de la vraie société des nations que doit constituer la grande famille humaine.

Chaque nation forme un tout, complet, en son genre. On l'appelait autrefois la cité, on l'appelle aujourd'hui État. L'État a une existence juridiquement autonome. Il ne relève d'aucun autre État. Dans son Encyclique « *Immortale Dei* », le Pape Léon XIII le proclame :

(1) « Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio » sanguinis Christi est ? Et panis quem frangimus, nonne parti- » cipatio corporis Domini est ? Quoniam unus panis, unum corpus » multi sumus, omnes, qui de uno pane participamus » I Cor. X, » 16-17.

(2) S. Aug. in Joann. tract. XXVI, n. 13.

(3) « Eucharistia panis noster quotidianus est, sed sic accipimus » illum, ut et mente reficiatur. Virtus enim ipsa, quæ ibi intelligitur » unitas est, ut redacti in corpus ejus, effecti membra ejus, simus » quod accipimus. » Serm. LVII, n. 7.

« La puissance civile, dit-il, est chez elle souveraine... Elle a sa sphère » d'action dans laquelle elle est de droit indépendante. » (1)

Tous les citoyens doivent coopérer, pour leur part, aux intérêts généraux pour lesquels la nation s'est constituée, sous une autorité souveraine commune, en État ; ils doivent avoir ces intérêts à cœur, les promouvoir et, au besoin, les défendre. Cette disposition d'âme est l'amour de la patrie, le patriotisme, qui, pour les chrétiens, est une vertu, la « piété patriotique ».

Mais, pour être indépendants chez eux, les États et ceux qui les représentent vis-à-vis d'autres États n'en sont pas moins tributaires de la loi morale. Pour les nations et pour les États, aussi bien que pour les individus, il y a des devoirs de justice et de fraternité. Aux uns comme aux autres, il est interdit de manquer à la parole donnée, de violer le droit d'autrui, de commettre un larcin ou un homicide. Les uns et les autres doivent positivement s'entraider, les forts protégeant les faibles, et propager l'esprit de confraternité de la grande famille humaine, l'humanité (2).

Déjà, en 1864, dans ce Syllabus alors tant décrié et qui, à la lumière des événements, s'avère une œuvre de haute prévoyance, le Pape Pie IX avait dénoncé le caractère antisocial de ce qu'une politique d'indifférentisme avait appelé « le principe de non intervention » (3).

Plus tard, en 1888, dans son Encyclique « *In plurimis* » adressée aux évêques du Brésil et relative à l'émancipation des esclaves, Léon XIII traçait au monde le but et le fondement de ce qu'il appelait déjà la « Société des nations » ou « Société des États », « *Societas civitatum* ».

« Oui, disait-il, grâce au nouvel Adam, qui est le Christ, le monde » doit former une communauté fraternelle d'homme à homme » et de nation à nation. De même que tous les hommes, du point » de vue naturel, ont une seule et même origine, de même aussi, du » point de vue surnaturel, ils puisent dans la Rédemption et dans » la Foi une origine identique ; tous sont également appelés à devenir » les enfants d'adoption d'un même Dieu, d'un même Père : tous » ont été rachetés au même prix, le sang précieux du Rédempteur, » tous sont membres d'un même corps ; tous sont admis au même » divin banquet de la communion eucharistique ; à tous sont offerts » les bienfaits de la grâce et les espérances d'une bienheureuse » immortalité » (4).

L'amour de la nation, que l'on est convenu d'appeler *nationalisme*, a donc ses limites. Non seulement il est tenu de respecter les droits des autres nations, mais il doit se subordonner aux intérêts supérieurs de l'humanité.

Ainsi compris, le nationalisme se confond avec le patriotisme, et n'est digne que d'encouragements et d'éloges. Mais, poussé à outrance, dans l'oubli voulu ou même au détriment des intérêts des nations voisines et de l'intérêt général de la famille humaine, il devient un péril et une nuisance.

La « Société des nations », qui s'est constituée depuis l'armistice, a assumé la noble tâche de seconder et de faciliter les relations d'entente et d'entraide entre les peuples, de promouvoir les intérêts généraux de l'humanité. Aussi, bien qu'elle se soit volontairement privée du prestige et de l'influence permanente de la plus haute autorité morale qui soit au monde ; bien que, de par un manque

(1) « Potestas civilis est in suo genere maxima... Habet suos terminos, eosque sua natura causaque proxima definitos : unde aliquis velut orbis circumscribitur in quo sua actio jure proprio versetur. » Encycl. *Immortale Dei*, 1^a 9^{bris} 1885.

(2) Voir à ce sujet une belle et forte étude de R. P. Hugon, O. P. Études sociales et psychologiques, Ch. I. Nous nous en inspirons dans les quelques pages qui suivent.

(3) La proposition condamnée par Pie IX est conçue en ces termes : Proclamandum est et observandum principium quod vocant de non-interventu (Prop. 62).

(4) Christi et apostolorum doctrina est jam nunc par Adamum novum, qui est Christus, communionem fraternam et hominis cum homine et gentis cum gente intercedere : ipsis, sicut unam eandemque intra naturæ fines, originem, sic supra naturam, originem unam eandemque esse salutis et fidei : omnes æqualiter in adoptionem unius Dei et Patris accitos, quippe quos eodem ipse pretio magno una redemerit : ejusdem corporis membra omnes, omnesque ejusdem participes mensæ divinæ ; omnibus gratiæ munera, omnibus item munera vitæ immortalis patere. Encycl. « *In plurimis* », Die 5^a Maii 1888.

d'accord formel sur les principes fondamentaux du christianisme, elle voit inévitablement très limitées l'étendue et l'efficacité de son action, néanmoins elle constitue une œuvre de haute bienfaisance internationale, et, pourvu qu'elle se montre fidèle à ses devoirs de bienveillance impartiale et désintéressée, tous les hommes d'ordre et de progrès devront sincèrement y applaudir.

L'hygiène, le commerce, l'industrie, les intérêts supérieurs de l'instruction et de la moralité n'ont qu'à gagner à cet effort général de secours mutuels que favorisera un contact plus étroit et plus assidu entre les États.

Nos espérances peuvent-elles porter plus loin ?

Qui ne voudrait pouvoir saluer dans un engagement réciproque et solennel entre les nations, l'aurore d'une paix universelle et définitive ?

Des âmes, que l'on veut croire généreuses, caressent cette illusion et se donnent le beau nom de « pacifistes ».

Les socialistes nous promettent que, lorsqu'ils auront réussi à réaliser partout la socialisation du capital, ils feront la guerre à la guerre, et que les peuples ne se battront plus.

Guerre pour guerre, la guerre civile généralisée ne vaudrait pas mieux que les guerres occasionnelles de peuple à peuple. Les détenteurs du capital privé, d'ailleurs, ne se laisseraient pas déposséder sans résistance. Et alors, bon gré mal gré, l'on en viendrait toujours à substituer la violence à l'union de tous les citoyens au cœur d'une même patrie.

La guerre, nous aussi, nous l'avons en horreur. Il y a longtemps que l'Église l'a assimilée à la famine et à la peste et que, dans ses prières publiques, elle demande à Dieu de nous en délivrer : « *A peste, fame et bello, libera nos Domine* ».

Mais il y a guerre et guerre. Il y a la guerre d'attaque, dictée par l'ambition, l'envie, l'orgueil et qui se déchaîne au détriment du droit d'autrui : cette guerre est criminelle, et ce n'est pas à la génération d'aujourd'hui qu'il faut en décrire la malfaisance. Mais il y a aussi la guerre de résistance à la force brutale et à la violation du droit ; il y a l'héroïsme d'un peuple qui se redresse devant l'injustice, et qui, la sachant toujours possible, toujours tôt ou tard menaçante, se prépare dans le calme et dans un sentiment de respect pour le droit et l'honneur national, à la repousser, fût-ce au prix de ses intérêts privés et même de sa vie : cette guerre et les sacrifices en hommes et en argent qu'elle nécessite pour pouvoir sortir ses effets utiles à l'heure éventuelle où le danger menacerait l'existence et l'indépendance de la patrie, sont commandés par le patriotisme et par l'amour de la justice.

Rêveurs de pacifisme, trouvez-nous le moyen de supprimer de la surface du globe le besoin de domination, l'orgueil et les autres péchés capitaux ; fournissez-nous la garantie qu'il n'y aura plus, dans l'avenir, ni individus, ni peuples, ni Gouvernements capables de faire fi de l'intérêt d'autrui et de la parole donnée, et nous vous tendrons la main. Mais, tant que l'humanité restera ce que nous révèle l'histoire et ce que chacun de nous sent bien ce qu'elle est quand elle n'est pas refrénée, enchaînée par la conscience morale et par la loi de fraternité dans la charité du Christ, nous repoussons votre pacifisme, car il n'est qu'une chimère.

Voilà un siècle et demi que notre société a répudié le divin Fondateur de l'ordre chrétien et proclamé les droits de l'homme.

Et pourquoi ?

Pour se mettre à la remorque de rêveurs dont elle a pris les romans pour de l'histoire.

Jean-Jacques Rousseau imagina que l'homme ne pouvait être que bon par nature et que seule la société l'a pu pervertir. A la suite des théoriciens protestants du libre examen, il est devenu le plus puissant initiateur de l'individualisme et de l'hérésie sociale de la souveraineté du nombre. Il fut le précurseur du déisme anticlérical et des idées de nivellement égalitaire des Révolutionnaires français et de leurs héritiers. Robespierre en avait fait son dieu.

Et voici que Tolstoï, lui aussi admirateur et fervent disciple de Jean-Jacques, a greffé un roman sur le roman du maître. S'imaginant, à son tour, que le mal n'est pas le fait de l'individu mais de la société, il professe que ce n'est pas au criminel qu'il faut s'en prendre, mais aux institutions sociales qui sont supposées l'avoir déformé : au mariage, à la propriété privée, à la justice répressive, à l'armée. Appuyé sur une interprétation arbitraire de quelques fragments détachés de nos saints Évangiles, il prône, sous prétexte d'humanité, la passivité devant le mal. Sa littérature empoisonne la société russe, la livre quasi sans résistance à la violence bolchéviste, à une

bande de brigands, la plupart étrangers à la grande nation qu'ils exploitent. Et nous voyons les Lenine et les Trotzky essayer de perpétuer ce beau régime, ravir les enfants à l'autorité familiale et instituer des soviets jusque dans les écoles primaires, afin d'assurer aux enfants et aux adolescents la liberté entière de leurs caprices.

Il semble que la Providence se joue de l'orgueil de ceux qui ont la prétention de se passer d'elle et de sa loi.

Non, tant que s'affronteront les deux cités, l'une céleste, l'autre terrestre, dont parle saint Augustin, la paix du monde ne sera jamais que relative.

Et elles s'affronteront toujours, parce que, malheureusement, chaque fois que, le long du jour l'Église a passé et semé le bon grain de l'Évangile, l'ennemi, « *inimicus homo* », survient la nuit et jette l'ivraie dans le champ du père de famille (1). Aussi notre divin Sauveur nous en avertit, la lutte entre les enfants de la lumière et les enfants des ténèbres durera jusqu'à la fin du monde, à telle enseigne qu'une recrudescence des guerres entre les peuples en sera l'un des signes précurseurs.

Que la société des nations s'emploie à retarder les échéances de guerre ; qu'elle soumette, tant qu'elle le peut, les conflits à un arbitrage international ; qu'elle travaille à contenir les excès du militarisme, à réduire les armements, fort bien : les horreurs des guerres inévitables, de celles de demain autant et plus peut-être que de celles d'hier, justifient et commandent ces multiples et patients efforts de pacification.

Mais travaillons tous à la paix sans nous laisser aller aux illusions du pacifisme. A la simplicité de la colombe unissons la prudence du serpent.

Et que l'on ne nous dise pas, qu'en tenant ce langage, nous péchons contre la charité fraternelle et nous infligeons à nous mêmes un dementi. Non, car l'amour du bien et la haine de son contraire ne se séparent pas.

Qui dit cela ?

Le plus autorisé des théologiens, saint Thomas d'Aquin : « Lorsque j'aime mon frère, dit-il, je hais en lui le péché et ses défaillances morales. Un même principe d'amour, en effet, me fait aimer chez lui le bien, et haïr le mal, son contraire » (2).

La Charité envers nos frères dissidents

Le vœu suprême de notre divin Sauveur, dans son discours après l'institution de la sainte Eucharistie, est dans ces trois mots qui jaillirent de son Cœur adorable à l'adresse de la grande famille humaine : « Qu'ils soient un », « *ut sint unum* » ; « Qu'ils soient consommés dans l'unité », « *sint consummati in unum* » (3). Ce souhait d'unité trouva, ces dernières années, un vif écho en de nombreuses âmes religieuses qui séparées du Pontife de Rome, voudraient pouvoir se joindre à nous pour donner au monde, si tourmenté par des divisions de tous genres, l'attrait puissant de l'unité catholique.

Des événements, qui semblent providentiels, ont amené à nos côtés, en France et en Belgique, une élite d'orthodoxes de Russie, nos alliés d'hier dans la mêlée mondiale ; ils sont très proches de nous par leur foi et par leur piété liturgique ; mais ne reconnaissent pas notre unité hiérarchique.

Ainsi que nous l'avons rappelé plus haut, un groupe d'Anglicans ardemment attachés au Christ, soucieux de renouer les traditions que leurs ancêtres, depuis saint Grégoire le Grand jusqu'aux tristes temps de la Réforme, avaient fidèlement gardées, sont venus nous dire leur espoir de voir se rétablir l'unité catholique. S'il plaît à Dieu, ils nous reviendront, pour la quatrième fois, en mai prochain, animés comme nous d'un commun désir d'union, de fraternité.

Nous n'en pouvons douter, aux uns et aux autres s'applique spécialement la parole de notre Divin Sauveur : « Je suis le bon » Pasteur. Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent... » Et pour elles je donne ma vie... Mais j'ai d'autres brebis encore, » qui ne sont pas de ce bercail. Celles-là aussi, il faut que je les

(1) Matth. XXII 24 et suiv.

(2) « Hoc ipsum quod in fratre odimus culpam et defectum boni, pertinet ad fratris amorem : ejusdem enim rationis est quod velimus » bonum alicujus et quod adimus malum ipsius ». S. Theol. 2^a, 2^{ae}, q. 24. a. 3.

(3) Joan. XVII, 11-23.

» conduite à mon Père et elles entendront ma voix et il se fera
» alors qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau et un seul Pasteur » (2).

Les trois intentions de Notre Saint Père le Pape pour l'Année Sainte

S'inspirant de ce vœu suprême du Cœur de Notre Seigneur, Notre Saint Père le Pape Pie XI demande au clergé et aux fidèles de s'unir à lui au cours de cette « Année Sainte » à trois intentions qui lui sont particulièrement chères : le rétablissement et l'affermissement de la paix entre les peuples ; le retour des dissidents à la véritable Église et le respect des droits sacrés du catholicisme aux Lieux-Saints qui gardent le souvenir de la Rédemption.

Nous exhortons nos fidèles à répondre nombreux à l'appel paternel du Souverain Pontife qui voudrait voir tous ses fils dans ces bras en cette année de bénédiction. Mais forcément, plus nombreux encore seront les chrétiens de bonne volonté qui seront privés de ce délicieux réconfort. Tous obéiront de cœur au désir de notre Père commun. L'année entière sera consacrée à la réalisation de ses grandes intentions. Nous nous inspirons d'un vœu auguste du Saint Père en y ajoutant une intention d'apostolat pour la conversion des infidèles et spécialement pour la prospérité des Missions dans notre colonie africaine.

Nous appellerons aussi, avec plus d'ardeur que jamais, la protection divine sur notre chère Patrie.

Et, afin de donner à nos exhortations une forme concrète pour tous, nous vous proposons de célébrer, dans toutes les paroisses, dans les maisons d'enseignement, écoles et collèges, dans les communautés religieuses des six diocèses de Belgique, avec un redoublement de ferveur, aux intentions susdites, le mois de mars, en l'honneur de saint Joseph, Patron de la Belgique ; le mois de mai, en l'honneur de Marie, Médiatrice universelle de toutes les grâces ; le mois de juin, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Que le 19 mars, fête de saint Joseph, et le 3 mai, jour de sa Solennité ; le 31 mai, grand jour de Pentecôte et fête de Marie Médiatrice ; le 19 juin, fête du Sacré-Cœur de Jésus soient, dans la Belgique entière, des jours de triomphe pour le Ciel, des jours de joie et d'ardente piété pour vous.

Si vous ne pouvez aller à saint Jean de Latran, à saint Pierre de Rome, à Saint Marie Majeure et à Saint Paul hors les Murs, allez en pèlerinage à nos sanctuaires nationaux de piété Mariale ; venez honorer le saint Patron de votre diocèse dans votre première église paroissiale, la cathédrale où votre Évêque célèbre pontificalement la messe à votre intention.

Au clergé nous recommandons d'encourager partout, du mois d'avril au mois de décembre, la communion des neuf premiers vendredis du mois aux intentions du Souverain Pontife et de l'Épiscopat Belge.

Pendant les mois de mars, d'avril et de mai, nous lui prescrivons, comme oraison *pro re gravi*, la collecte *ad postulandam charitatem*.

CONCLUSION

Le regard tourné vers le Calvaire et vers le Saint Sacrifice de l'Autel

Tout le monde voudrait la paix, et tout le monde avoue que nous ne la possédons pas.

Nous aspirons à la fraternité, et nous ne la réalisons pas.

Pourquoi, nos bien chers Frères, en est-il ainsi ?

La réponse est à la base de chacune des considérations développées au cours de cette lettre collective, dans laquelle nous, vos

(2) Et alias oves habeo, quæ non sunt ex hoc ovili : et illas oportet me adducere, et vocem meam audient, ne fiet unum ovile et unius pastor. Joan. X, 14-15.

évêques, les Ambassadeurs du Christ auprès de vous, nous vous apportons le Message du Saint Évangile.

Nous avons à cœur la paix de vos âmes pour le temps présent et pour l'éternité, et nous vous répétons l'annonce de la Bonne nouvelle, « l'Évangile », promesse et programme que chantaient les anges devant la crèche où reposait pour la première fois parmi nous le Sauveur du monde : « Gloire céleste à Dieu « et paix sur terre aux hommes sur qui s'est abaissée la bienveillance divine » ; « *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis* ».

Nous ne sommes pas sur terre pour nous rechercher tout d'abord nous-mêmes, pour attirer à nous ce que nous sommes et ce qui nous entoure ; nous sommes créés pour connaître, aimer et servir Dieu. Le premier cri de nos âmes, leur premier et suprême élan doit être : « Gloire à Dieu dans les cieux » : « *Gloria in excelsis Deo* ». Le monde actuel l'oublie, il s'obstine à le méconnaître. La raison fondamentale pour laquelle il n'a pas la paix, elle est là.

Le monde cherche l'ordre et le repos en dehors de la fin pour laquelle il a été créé : il sort de sa voie, il est fourvoyé.

Or, le Dieu que nous cherchons et pour la gloire duquel nous sommes en ce monde, où est-Il ?

Il est là, à deux pas de nous, dans la crèche de Bethléem ; Il vit sur nos autels, dans nos tabernacles, dans l'intimité de nos âmes ; Il fait vivre l'Église dont Il est la Tête et dont nous sommes les membres.

Oui, Dieu se révèle à nous dans son Christ et par Lui. Il se rend sensible à nous, vient vivre, parler, agir, au milieu de nous, souffrir et mourir pour nous. Son Verbe fait chair, a revêtu notre nature à nous est devenu notre frère, le premier-né de la lignée des enfants de Dieu à laquelle nous appartenons. Dieu, désormais, c'est Dieu avec nous, Emmanuel, le compagnon de notre Existence ; Il s'est fait, avec nous et pour nous, la Voie à suivre, la Vérité à croire, la Vie à vivre. Saint Paul le déclare formellement dans sa lettre aux Galates, « Le Christ est devenu notre paix », dit-il, « *Ipse enim est pax nostra* » (1). Entre Israël et la Gentilité, entre créatures et Créateur, il y avait des barrières, des murs de séparation. Le Christ, en donnant son Sang pour nous tous, a fait tomber ces barrières. Il nous a unis en une même famille divine où nous sommes appelés à vivre en frères sous le regard bienveillant de notre Père céleste, dans la participation unanime à la même grâce rédemptrice du Calvaire et des Sacrements de la Loi nouvelle.

Aussi, nos bien chers Frères, est-ce vers le Calvaire que doivent se tourner nos regards, et vers les autels où se perpétue l'œuvre de la Rédemption du monde. Là est la source unique de la paix et de la fraternité.

Contemplons-le donc notre Christ Jésus dans l'accomplissement de son geste immense d'amour qui voudrait embrasser toute l'humanité. Le Sang ruisselle encore de ses mains et de ses pieds et de chacun de ses membres dont on peut compter tous les os ; ses ennemis Le maudissent, ses bourreaux Le torturent, et pour les uns et pour les autres Il n'a que cette divine parole : « Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ».

Puis, suivons, à travers les siècles et jusqu'à nous, ce drame humano-divin, dont le Christ est à la fois le Prêtre et la Victime.

Si l'on vous demande de vous préparer à manger bientôt l'Agneau Pascal ; si l'on vous impose à cet effet six semaines de recueillement, de pénitence, de prière, d'aumône, c'est pour vous mieux disposer à recevoir en plus grande abondance les grâces qui découlent du Sacrifice de la Croix sur les âmes qui participent au saint Sacrifice de la Messe.

La Liturgie de la Messe et l'unité catholique

Venez donc, tous, nous vous en supplions, au rendez-vous du Calvaire qui se prolonge et se renouvelle dans notre sainte Liturgie. Entourez vos prêtres, votre évêque, le grand Prêtre, notre Christ Jésus. Unissez-vous, en esprit, aux chœurs angéliques qui mêlent leurs accents aux nôtres pour exalter la gloire de notre Dieu et chanter ses miséricordes et, ensemble, appliquons-nous à faire des

(1) Gal. II, 14.

« ODEOLA »



EST UN ENSEMBLE
MERVEILLEUX QUI
RÉUNIT LES QUALITÉS
LES PLUS PRÉCIEUSES
AUX QUELLES ONT AI
PU ATTEINDRE EN
FAIT D'APPAREILS
PNEUMATIQUES.
IL EST INCOMPARA-
BLE PAR SA CON-
STRUCTION ET PAR
SON RENDEMENT AR-
TISTIQUE.

TÉL. : B. 28586

Magasins de Vente : 14, rue d'Arenberg, 14, Bruxelles

Simonet Deanscutter
Joûillerie - Orfèvrerie - Horlogerie

72 Rue Couderberg
(M^o de la Cour)
Bruxelles

GRANDS PRIX
Lège - 1905
Bruxelles 1910
Gara 1913.

PARQUETERIE

DE LUXE ET ORDINAIRE

SYSTEMES HYDROFUGES

sur Carreaux spéciaux et sur Béton

PARQUETS MASSIFS sur Gitages

Téléph. : 32194

PARQUETS TAPIS

USINE A VAPEUR

BUREAUX et ATELIERS : 9, Rue Saint-Hubert, 9

Rond Point de l'Avenue de Tervueren (Cinquantenaire)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 90.000.000

Réserves : 20.250.000

Succursale de Bruxelles

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

« BRUXELLES-MARITIME », 30, Place Saintelette.
VILVORDE, Rue de Louvain.

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS, qui bonifie actuellement :

en compte de QUINZAINE : (préavis de 3 jours)	5,00 %
en compte à UN MOIS : (préavis de 3 jours avant le 15)	5,00 %
en compte de SIX MOIS : (au 5 ou au 20 du mois)	5,25 %

avec facilité de retrait anticipé :

1 ^o) après le cinquième mois	5,20 %
2 ^o) après le quatrième mois	5,15 %
3 ^o) après le troisième mois	5,10 %
4 ^o) après le deuxième mois	5,05 %
5 ^o) après un mois	5,00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 Frs minimum et multiples de 500 Frs

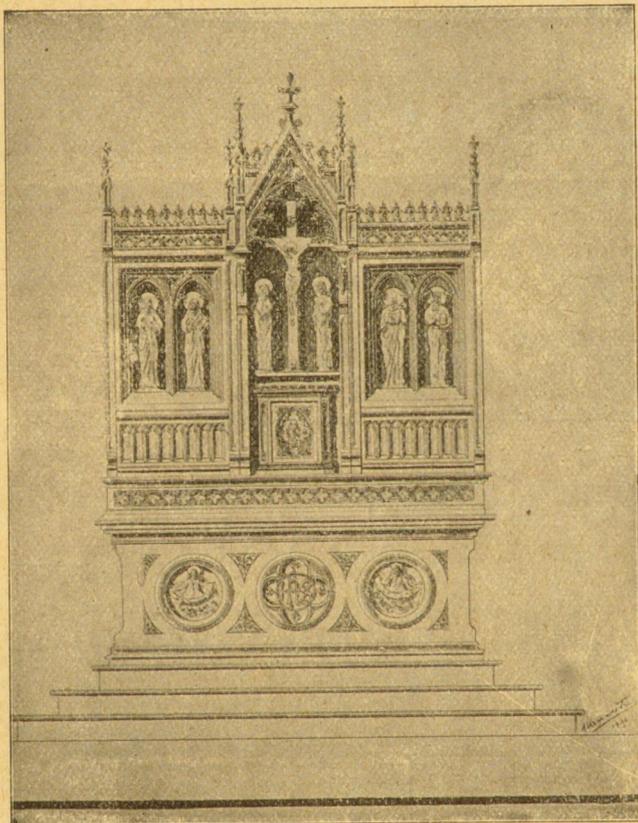
Grands Ateliers d'Art Religieux

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 3.000.000 Francs



SPÉCIALISÉS POUR L'EXÉCUTION DE TOUS TRAVAUX DE
MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE — PEINTURES RELIGIEUSES
— TABLEAUX — DECORATION MURALE — STATUAIRE —
BRONZE — CUIVRE — ETC. — EN TOUTES MATIÈRES ET EN
: : : : : TOUS STYLES : : : :

PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
GRATIS SUR DEMANDE

ENTREPRISES GÉNÉRALES — BELGIQUE — ÉTRANGER

FOURNITURES COMPLÈTES POUR ÉGLISES,
: : CHAPELLES ET SACRISTIES : :

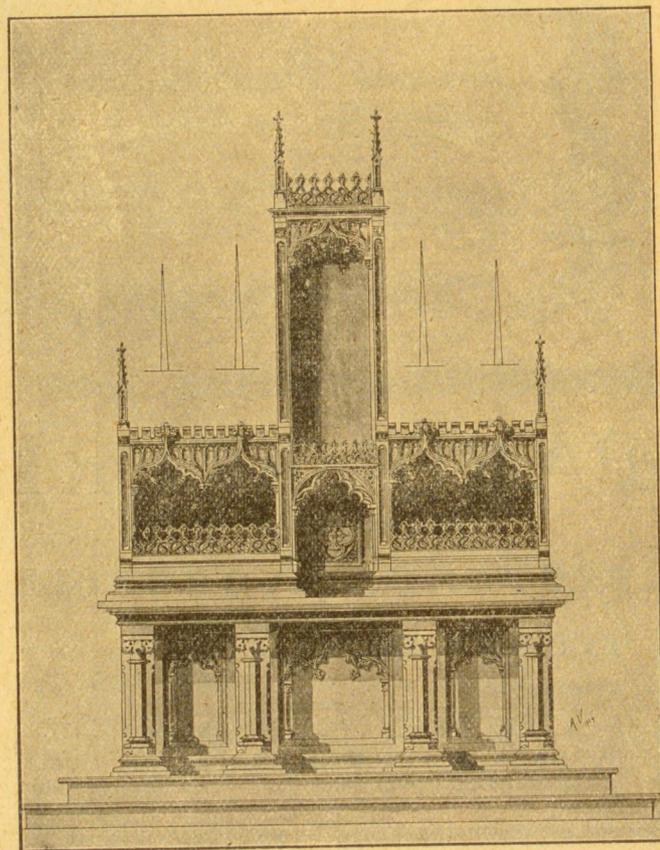
STUDIO — ATELIERS — BUREAUX

15 - 17 - 19 Rue de la Croix de Pierre,

BRUXELLES — Téléph. : 479.60 - 483.11

Adresse télégraphique : Artes - Bruxelles

Comptes chèques postaux 1057-27 : :



« cendre la paix et la fraternité sur le monde dans l'unité de la sainte Église catholique : « Père très clément, c'est donc vers Toi que, » par Jésus-Christ ton Fils Notre Seigneur montent nos supplications et nos prières. Agrée et bénis ce qu'il est en notre pouvoir » de Te donner et Te présenter en union avec la Victime Sainte et » Immaculée du Calvaire. Avant tout, c'est pour ta sainte Église » catholique que nous Te faisons cette offrande : daigne la raffermir » dans la paix, veiller sur elle, l'établir et la maintenir dans l'unité » sur toute la surface du globe terrestre ; en même temps que nous » Te prions pour ton serviteur notre Pape Pie XI, et pour notre » Évêque, Désiré Joseph, et pour notre Roi Albert, et pour tous

» ceux qui croient et pratiquent la Foi catholique et apostolique » (1).

† D. J. CARD. MERCIER, ARCH. DE MALINES.

† GUSTAVE-JOSEPH, ÉV. DE BRUGES.

† THOMAS-LOUIS, ÉV. DE NAMUR.

† MARTIN-HUBERT, ÉV. DE LIÈGE ET D'EUPEN-MALMÉDY

† ÉMILE-JEAN, ÉV. DE GAND.

† GASTON ANTOINE, ÉV. DE TOURNAI.

(1) Prière du Canon de la Messe : *Te igitur*.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Bataille d'idées autour de Jésus

Jésus domine tous les siècles et reste le grand signe de contradiction, prédit par le vieillard du temple dressé au sein de l'humanité. Il est la clef de voûte de l'histoire, il est le centre de l'univers et tous les mondes gravitent autour de lui.

Comme il est intéressant de constater la place immense qu'il occupe jusque dans ce monde contemporain qui nous semble, à de certaines heures, submergé, par l'indifférence religieuse. Oh ! non ! Il n'est que de se rappeler l'intérêt mondial que provoquent les Congrès eucharistiques internationaux pour voir surgir de la mêlée des affaires et des intérêts qui passent la figure de Jésus qui demeure.

Vers lui convergent, en dernière analyse, tous les travaux de la critique historique, à lui aboutissent toutes les recherches de la science des religions.

Il se pose devant les intelligences comme devant les consciences et les siècles qui roulent à ses pieds l'interrogent tour à tour : Qui donc es-tu ?

Voyez l'émotion produite dans le monde intellectuel par la polémique suscitée autour de *Le Mystère de Jésus*, de P. L. Couchoud. Il lança son brûlot dans le *Mercure de France*, le 1^{er} mars 1923, et sa thèse outrancière passionna l'opinion.

Quelle était cette thèse ? Jésus n'est pas une personnalité historique, il n'a vécu que dans l'imagination et le cœur de ses adorateurs. Il n'a qu'une réalité spirituelle, il n'est nulle part que dans les âmes. Il n'a pas existé, il a été et il est. Il devient encore, sans cesse élaboré par la conscience chrétienne.

Et, à la fin de son opuscule, qui est le développement de l'article, il invite les historiens à rayer de leurs cadres l'homme Jésus, sous peine de se voir infliger le sobriquet d'*historicismes* ; il invite les croyants eux-mêmes à renoncer au fondement historique de leur foi.

M. Couchoud part de cette idée : l'Homme-Dieu que nous offre la dogmatique catholique, en réalité la Révélation, est impensable pour des cerveaux post-kantiens. Comment concevoir un être dont la personnalité baigne à la fois dans l'Absolu et dans le conditionné ? Comment admettre cette conjonction de l'infini et du fini, sans confusion ni mélange, dans une seule personne ?

Là-dessus nous allons plus loin que notre contradicteur et nous ne reconnaissons pas plus aux cerveaux ante-kantiens qu'aux cerveaux post-kantiens la compréhension de l'insondable mystère de l'incarnation. Le nœud nous échappe, l'union substantielle, hypostatique des deux natures nous dépasse, nous déborde, nous pour qui l'union de l'esprit et de la matière dans le composé humain est déjà une indéchiffrable énigme. Toute la question revient à connaître les titres d'une telle révélation à notre croyance, et, après vérification

faite d'une origine divine, il ne nous reste que l'adoration dans le silence, l'adoration devant ce prodige de l'Amour réalisant par la toute-puissance le plus ineffable mystère, l'union personnelle du Créateur et de la créature, le retour de la création au Créateur.

Mais l'altière raison de M. Couchoud rejette d'emblée toute pensée dont elle n'est pas la mesure et alors se dresse devant lui cette formidable difficulté : expliquez donc le christianisme, justifiez ce fait colossal de la plus puissante des religions qui remplit le monde et les siècles et ne se réclame que de l'Homme-Dieu, l'affirme à la fois consubstantiel à l'homme et consubstantiel à Dieu, tire de là toute sa substance, dérive de là tous ses dogmes, vit de ce mystère et prétend le perpétuer en quelque sorte en agrégeant à l'Homme Dieu, en lui incorporant l'humanité régénérée !

Il n'y a plus que cette alternative : Jésus est un homme divinisé, c'est l'apothéose, ou Jésus est un idéal humanisé, c'est le mythe.

On n'a plus que le choix en ces deux aberrations. La première est trop criante d'in vraisemblance et d'absurdité : vingt-cinq ans après la mort de Jésus sur la croix, le juif Paul, monothéiste acharné, aurait proclamé Dieu cet homme et l'aurait fait adorer par le monde !

Reste l'autre folie, mais plus floue, plus noyée dans le vague, c'est la volatilisation de Jésus en mythe, non plus le mythe astral de Volney ou le mythe solaire de Dupuis — qui furent, on s'en souvient, si spirituellement réfutés par l'application de leur système à l'histoire de Napoléon — mais c'est l'idée prophétique, apocalyptique du Messie, de l'Attendu, prenant corps, si on peut dire, dans cet être mystérieux, fantomatique qu'entrevoit dans ses extases tout un groupe de visionnaires : Johanna le Baptiseur (Jean-Baptiste), Kepha (Pierre), Jacob (Jacques), Stephanos (Etienne), Paulus (Paul), Paul surtout « ce nabot de génie, ce terrible petit homme, que giffait Satan, le créateur du mythique Jésus !

Et toute cette théorie se déroule à grand renfort d'érudition, avec l'imposant appareil des références, dans un style philosophico-poétique, émaillé de vocables pittoresques. Le résultat ? Pas mal d'esprits, m'assure-t-on, troublés par cette argumentation spéculative que revêt une forme littéraire attrayante.

Mais, la réfutation n'a pas tardé, elle est venue de gauche et de droite. De gauche d'abord, et dans le *Mercure de France* où, le 1^{er} juin 1923, M. le professeur Goguel, de la Faculté protestante de théologie de Paris, a soutenu la thèse de l'historicité de Jésus qu'il vient de faire paraître avec des développements considérables dans son livre : *Jésus de Nazareth. Mythe ou Histoire ?* Réfutation solide qui ne laisse rien subsister de l'hypothèse mythique de M. Couchoud, encore bien que l'auteur se cantonne sur une plate-forme d'historicité infiniment trop étroite. Réfutation dangereuse, par ailleurs, pour tant de lecteurs peu avertis, étant viciée par l'énoncé, la défense explicite ou le sous-entendu des thèses de l'École libérale-eschatologique dont les protagonistes sont Holtzmann et Weiss. On sait que ces mutilateurs de l'Évangile ne voient plus dans Jésus qu'un visionnaire perdu dans ses rêves d'apocalypse, absorbé par l'approche de la fin du monde, ne se souciant pas de fonder une Église, de con-

stituer une autorité, et ne laissant après lui d'autre religion que celle de sectateurs terrorisés par l'imminence de la catastrophe finale et de la Parousie.

J'estime, pour ma part que l'ouvrage de M. Goguel, tout en battant en brèche la théorie mythique de M. Couchoud et en établissant sur des preuves suffisantes, mais réduites et trop dispersées au lieu d'être finalement ramassées en un tout cohérent, j'estime que cet ouvrage est plus pernicieux que celui qu'il réfute. L'évaporation de Jésus en un mythe est trop visiblement un tour de force impossible et qui ne peut égarer que des esprits sans consistance, se laissant prendre à la glu du charme littéraire. Plus perfide paraît le système fallacieux qui retient la personnalité historique de Jésus à l'origine du christianisme, mais, en escamotant sa divinité, ne fait plus de lui qu'un rêveur trop dominé par l'idée de la fin imminente de l'économie actuelle, pour se soucier de l'avenir des siens et avoir songé à l'organiser. C'est l'Évangile selon Loisy.

* * *

De droite est venue une magistrale réfutation du R. P. Léonce de Grandmaison et il eut la bonne fortune de la faire paraître, dès le 15 août, dans la Revue même où s'était étalée l'élucubration de M. Couchoud, dans le *Mercur de France*. Cette réplique a servi de base au volume paru à la librairie Bloud et Gay : *Jésus dans l'histoire et dans le mystère*.

Je ne sais si cette sympathique figure de savant religieux est assez connue chez nous. Frère du général Louis de Grandmaison, tombé le 18 février 1915, à Soissons, où il commandait en chef depuis un mois, le Père Léonce de Grandmaison, manseau d'origine, entré en 1886 au noviciat d'exil des Jésuites à Slough, près de Windsor, a passé en Angleterre, étudiant, puis professeur dans son Ordre, près d'une vingtaine d'années. Très préoccupé de l'histoire des origines chrétiennes, il avait publié déjà pas mal d'articles sur cette matière quand, rentré en France, en 1908, il prit la direction des *Études* et lui donna ce supplément technique si apprécié, *Recherches de Science religieuse*, qu'il dirige encore. C'est lui qui a écrit dans le Dictionnaire d'Alès cette monographie, *Jésus-Christ*, magnifique raccourci d'érudition, ébauche du grand ouvrage auquel il travaille depuis vingt ans et qui heureusement s'achève. Puisse bientôt paraître ce monument de science et de foi qui sera l'honneur de cette noble carrière et l'une des plus belles gloires de l'Apologétique contemporaine.

Dans le petit volume dont nous parlons, le R. P. de Grandmaison a réuni sous une forme claire et concise toutes les raisons d'histoire et de psychologie qui mettent à néant la thèse de M. Couchoud. Merveilleusement informé de toute la littérature du sujet, il poursuit la chimère du mythe de Jésus à travers un examen implacable de toutes les arguties des mythologues ; l'évangile à la main, il restitue à Jésus tous ses traits historiques, dégage patiemment sa physionomie vivante et unique, pour la faire paraître finalement dans tout le rayonnement de sa divine splendeur.

Ce n'est pas seulement la faillite du mythe de Jésus que l'auteur a pu prononcer, c'est celle de la méthode comparatiste dont il met à nu, sur un exemple typique, l'irrémédiable caducité. Il le dit excellemment : « Prêter à ces forces vagues (instinct populaire, génie d'une race, religion à mystères, enthousiasme collectif, expérience mystique d'un groupe) un rôle indépendant, original et créateur, en faire les suppléants anonymes des grandes personnalités qui, par leur choix, leur initiative, le rayonnement de leur foi, l'étendue de leur esprit, influencent puissamment les autres hommes, modifient et parfois renversent le cours des événements, c'est par romantisme. »

Voilà le vrai mot ! Expliquer l'Iliade, la Chanson de Roland, le Tristan par le génie populaire, l'instinct poétique des races, sans admettre à leur origine un génie personnel, pur romantisme !

Expliquer le redressement de la France au quinzième siècle, aux environs de 1430, par le génie français, sans l'intervention de Jeanne d'Arc, pur romantisme !

Expliquer le plus prodigieux mouvement spirituel que le monde ait connu, le christianisme avec ses dogmes, sa morale, sa puissante originalité, sa transcendance éclatante, sans Jésus, sans le Jésus historique, pur romantisme !

L'énigme de Jésus, dit justement le P. de Grandmaison, n'est pas où la mettent les mythologues, en ce que « infiniment grand dans le cœur des hommes », Jésus serait, « dans l'ordre des faits nus,

un infiniment petit ». Désespérante pour la raison, cette vue, le savant auteur l'a surabondamment établi, n'est pas recevable en saine histoire.

J. SCHYRGENS.



Nous prions nos abonnés qui recevraient irrégulièrement la REVUE de réclamer au Bureau de poste, qui les dessert et de nous aviser.



ETATS-UNIS

Le problème nègre

D'après un article du Rév. A. M. Chirgwin, : Les mouvements nègres en Amérique, dans THE CONTEMPORARY REVIEW, de février 1925.

Les nègres dans les Etats du Sud demandent aujourd'hui leur place sous le soleil. Soixante ans après leur libération, ils n'ont pas encore trouvé leur terre promise : ils en sont encore à chercher une patrie.

Il existe parmi eux plusieurs groupes. L'un est ouvertement hostile à l'homme blanc ; un second désire une coopération cordiale, un troisième veut forcer l'homme blanc à traiter le nègre avec justice et équité.

A la tête du premier groupe est Marcus Garvey, à proprement parler un démagogue ambitieux. C'est par le journalisme qu'il a acquis la célébrité. Il s'est affublé d'une quantité prodigieuse de titres honorifiques, dont celui de Président provisoire de la République africaine est le plus ronflant.

Lorsque la guerre eut éclaté, on persuada à un demi-million de nègres d'entrer dans les rangs de l'armée américaine. On leur promettait l'égalité de traitement, la liberté, la justice. Rentrés, ils purent se convaincre que rien n'était changé : c'étaient les mêmes humiliations et les mêmes outrages. Il y eut même une recrudescence des lynchages. Le désappointement fut profond. Aussi la foule des noirs prêta-t-elle une oreille attentive à Marcus Garvey et à son éloquence enflammée. Il faut bien dire cependant qu'au point de vue concret, cette propagande n'a encore rien donné. Pourtant Garvey a, dit-on, quatre millions d'adhérents.

Un de ses mots est : *l'Afrique aux Africains !* Dès avant la guerre civile américaine, il se trouvait aux Etats-Unis des groupes de « Blancs », hostiles comme bien disposés, à l'égard des noirs, pour préconiser le rapatriement des nègres en Afrique. Reste à savoir ce que ces derniers y feraient. Les nègres ne sont pas à même de gouverner le Haïti ; et au Libéria, ils sont aussi peu développés qu'il y a un demi-siècle.

La solution de Garvey n'est pas la bonne.

Celle que préconisait jadis Booker T. Washington est plus sage. Elle visait à faire travailler le peuple nègre et à l'élever par ce travail à un niveau tel que les blancs ne pourraient plus lui refuser l'égalité de traitement. Cette école est toute de conciliation.

Il en existe encore une troisième : celle que représente le docteur W.E.B. Du Bois. Ce groupe se compose de nègres instruits qui ne veulent renoncer à aucun de leurs droits politiques et autres. Ils invoquent naïvement les paroles grandiloquentes de la Déclaration d'Indépendance sur l'égalité de tous les hommes. Alors que l'école Garvey tourne les yeux des nègres sur le continent noir ; que celle

de Booker Washington leur parle de développement moral et manuel, celle de Du Bois veut conquérir, avant tout, la justice politique.

Du Bois est un homme entièrement « blanc » comme culture, en partie « blanc » comme origine ; mais comme dans les Etats du Sud, il suffit d'une goutte de sang nègre dans les veines pour être disqualifié, Du Bois a dû prendre place parmi les « noirs ». Les injustices nombreuses et monstrueuses qu'il a vues l'ont aigri ; surtout le traitement infligé aux soldats nègres revenus en Amérique après la grande guerre. Il a rompu avec l'école de Booker Washington et s'est consacré tout entier à une grande croisade nègre. Ses adhérents ne sont pas nombreux, mais ce sont des intellectuels d'une valeur incontestable. Trois congrès pan-africains se sont réunis grâce à Du Bois, et une *National Association for the Advancement of Coloured People* a été créée, qui tâche de garantir aux nègres les droits que leur assure la constitution — et en particulier l'Amendement 15, voté le 30 mars 1870, en dépit duquel, les Nègres sont virtuellement privés de leurs droits électoraux dans tout le Sud des Etats-Unis.

La bonne volonté et la conciliation n'ont pas réussi à arracher à l'Amérique « blanche » la réalisation des promesses de la Constitution américaine à l'égard des nègres : Du Bois veut aujourd'hui conquérir cette réalisation par tous les moyens légaux. C'est un excellent orateur et un écrivain très distingué. Encore étudiant à l'Université d'Atlanta, il publiait l'ouvrage *Le Nègre* qui fait autorité. Une rancune et une irritation profondes contre l'opresseur « blanc » se manifestent dans ses livres. « Ne restez pas muet, oh ! Seigneur, sourd à l'égard de nos prières et muet à l'égard de notre souffrance muette. Vous n'êtes sûrement pas blanc, oh ! Seigneur », lisons-nous dans un autre de ses ouvrages : *Darkwater*.

Aujourd'hui, Du Bois publie *La Crise*, une revue pour nègres, qui a une circulation de plus de 50.000.

ALLEMAGNE

La ploutocratisation

D'après un article du Dr Eugène Annelung : La ploutocratisation en Allemagne, dans DAS NEUE REICH, du 31 janvier 1925.

Il y a bien des années, un des Rothschilds donnait à quelqu'un ce conseil relativement aux affaires de Bourse : « La chose est très simple. Il faut se comporter à l'égard de la Bourse comme à l'égard d'un bain froid : s'y jeter et en sortir bien vite. » Sont devenus en Allemagne et en Autriche rois de l'inflation, ceux qui, pour pouvoir spéculer à la Bourse, se sont expressément endettés dans l'espoir que la dépréciation du mark ou de la couronne réduirait ces dettes à néant — puis se sont à temps retirés et peuvent dès lors tout aussi bien être dénommés : rois de la déflation.

Pour ce qui est de la spéculation, celle sur les « devises » a donné des résultats particulièrement frappants. Durant les sept premiers mois de l'an 1923, l'Allemagne — ou, plus exactement, quelques douzaines de gros industriels allemands — achetait aux Etats-Unis pour 170.000.000 de dollars. A la fin de 1923, les industriels allemands y avaient des devises étrangères pour 100 millions de livres sterling. Ce sont ces gens-là — la plupart juifs — qui, au cours de la période la plus critique pour l'Allemagne, spéculaient sans pitié sur la chute du mark et, au moyen de leurs louches opérations à l'étranger, accélérèrent la débâcle définitive de la monnaie allemande.

Et alors qu'ils jetaient à pleines mains à l'étranger leur argent mal gagné et faisaient des randonnées en auto, en joyeuse compagnie, à travers la Suisse et la région des lacs italiens, des milliers d'Allemands mouraient de faim dans la Rhénanie et dans la Ruhr.

A examiner de plus près les figures les plus marquantes parmi les triomphateurs, on constate une légère différence entre l'Allemagne et l'Autriche. En Allemagne, c'est le gros industriel, le gros commerçant, en Autriche, c'est le financier. Comme types des premiers, il convient de nommer Stinnes. Ce dernier symbolise le point culminant de la ploutocratisation.

En 1914, il a 30 millions de marks-or, alors qu'un Krupp, un Henckel von Donnersmark possèdent au moins dix fois plus. En 1924, à sa mort, il a près d'un milliard. En Allemagne, les associations industrielles qu'il préside embrassent une partie notable de la vie économique allemande ; à part cela, il prend part à 3600 entreprises étrangères. Son avoir a augmenté trente fois, alors que son pays s'est appauvri au dernier degré.

Après Stinnes, il convient de nommer en première ligne Otto Wolff. Dès le début de la guerre, les juifs s'approprièrent en Allemagne la dictature dans la vie économique du pays. Ils avaient à leur tête Walter Rathenau, celui que les journaux juifs nommaient « le chef du grand état-major de l'arrière ». Les autorités du Reich, prises au dépourvu, ne savaient que faire et subirent volontiers l'ascendant d'Israël. Aujourd'hui les représentants de cette couche sociale dominante la vie économique allemande. Wolff avait commencé par être commerçant en fer à Cologne. Les fournitures à l'armée, au cours de la guerre, lui servirent de point de départ. L'Etat lui payait, à lui et à son alter ego Othman Strauss, tous les prix qu'ils demandaient. Il disposa bientôt de grosses sommes et fonda à Dusseldorf la Société anonyme de mines et de forges *Phœnix*, une des plus grosses entreprises minières de la grande industrie de l'Allemagne Occidentale. Ayant une fois pris pied là, il s'installa dans un grand nombre d'autres entreprises et fonda la Compagnie néerlandaise d'exportation et d'importation, à Amsterdam. Celle-ci lui permit de nouer des relations commerciales avec le gouvernement des Soviets. Il fonda alors la société anonyme de commerce germano-russe. Diverses autres compagnies organisées par lui le représentent en Autriche, en Hongrie, aux Balkans, en Turquie. Le *Konzern* Otto Wolff est un des plus puissants qui existent dans l'industrie minière. Dans l'automne de 1923, lui et Othmar Strauss entamaient *proprio motu* des pourparlers avec le gouvernement français, comme s'il n'existait pas de gouvernement allemand ! Inutile d'ajouter que Wolff « influence » au moins un organe important dans l'Allemagne Occidentale et une agence télégraphique. Une lettre de son associé Strauss, publiée en 1923, dans la *Deutsche Zeitung*, le montre donnant des conseils pressants en matière de politique étrangère (signature du Traité de Versailles).



Catholiques Belges

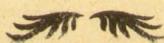
soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

Revue Catholique des idées et des faits

la plus importante revue belge
renseignant sur tous les pro-
blèmes religieux, politiques, so-
ciaux, littéraires, artistiques.



Un autre magnat, Alfred Ganz, est à la tête du *Konzern* Sichel (produits en fer et en acier), lequel embrasse plus de cent entreprises. Plusieurs fonctionnent au Luxembourg.

Friedrich Minoux, encore un roi de l'inflation, a été à bonne école : il fut pendant bien des années le bras droit de Stinnes, avec qui il rompit en juillet 1923 : Stinnes était pour, Minoux contre la stabilisation du mark. Celui-ci paraît avoir surtout profité de la déflation. Il s'intéresse surtout à l'industrie de machines, mais aussi à d'autres branches : il est à ce point de vue d'un éclectisme qui ne néglige ni les pétroles de Roumanie, ni les cigarettes Batschari, à Baden-Baden. Petit employé municipal en 1910, Minoux entra en 1911 au service de Stinnes ; trois ans plus tard, il n'avait pas encore de fortune particulièrement importante ; aujourd'hui il est riche à millions (en marks-or).

Rudolf Karstadt est de Wismar ; il doit sa fortune aux grands magasins. Il en a aujourd'hui dans quarante-quatre villes d'Allemagne. Le principe de la « concentration horizontale et verticale », est pleinement réalisé chez Karstadt ; il lui doit son succès et sa situation ; il lui doit aussi d'avoir échappé à des errements qui ont été fatals à d'autres aux jours de l'inflation.

Jakob Michael était riche dès avant la guerre ; aujourd'hui il possède de 200 à 250 millions de marks-or. Il est notoire qu'il a su prédire à quelques jours près la date du revirement dans le domaine fiduciaire allemand (23 novembre 1923). Il a spéculé conformément à cette prédiction — et a dès lors énormément gagné. La Bourse et les banques ne lui font pas négliger l'industrie, en particulier l'industrie chimique et aussi d'autres branches ; et le *Michael Konzern* embrasse une quinzaine d'entreprises. En Autriche, ce *Konzern* participe également à diverses entreprises.

Il faut ajouter du reste que le rôle de Michael dans la vie économique allemande est aujourd'hui — tout au moins provisoirement — terminé. On s'est souvenu, à propos de l'Affaire Kutisker-Barmat, de lui et de ses procédés ; de ses rapports suspects avec le département des postes et de ses prêts usuraires de naguère ; ne demandait-il pas à un débiteur, à qui il prêtait un million de marks-or pour 14 jours, 400.000 marks-or d'intérêt ?... Michael a préféré dès lors quitter l'Allemagne en janvier 1925 et mettre entre lui et des ennuis possibles la frontière suisse. Installé en Helvétie, il attend que ses hommes de confiance mettent ordre en Allemagne aux plus urgentes de ses opérations.

Richard Kahn a jeté les bases de sa fortune grâce à un contrat conclu avec la compagnie *Deutsche Werke*. D'autre part, la façon dont, à cette occasion, il l'a dévalisée, l'empêcha en 1922, de participer en Autriche, de concert avec la Compagnie générale d'Électricité, à une entreprise fructueuse : l'exploitation des usines de l'État autrichien à Wollersdorf. Il s'est du reste rattrapé depuis. Huit entreprises appartiennent aujourd'hui au *Konzern* Kahn.

Les frères Sklarz sont aussi du nombre des Allemands qui surent utiliser brillamment les occasions qu'offrait la guerre. L'un d'eux, Georg Sklarz, possède dans la Tiergartenstrasse à Berlin un superbe palais !

Otto Markiewicz commença par construire des maisons et les louer en bloc — contrairement à la loi — à des bureaux ; ayant déjà plusieurs millions de marks-or en 1918, il se lança dans l'activité bancaire. Il devenait très vite un des hommes les plus riches de Berlin, mais mourait jeune.

Otto Herzfeld avait pour spécialité d'acheter des actions d'entreprises industrielles ; lorsqu'il en avait rassemblé une quantité suffisante, il les revendait aux magnats de la finance. Ce fut grâce à lui que Stinnes put se rendre acquéreur de la majorité des actions des aciéries de fonte de Bochum. Herzfeld aussi mourait jeune.

Friedrich Flick opérait à peu près de la même façon.

Wilhelm Hartmann qui a aujourd'hui 50 millions de marks-or de capital, a ceci de particulier qu'il a réalisé ses bénéfices dans l'industrie du papier seule, à laquelle il n'a cessé de rester fidèle.

Les frères Josef et Alfred Blumenstein, doivent d'être riches à l'industrie textile. Il en est de même de la firme M. Griess et C^{ie}, dont le propriétaire est un des hommes les plus riches de Berlin. Martin Sternberg, consul-général d'Allemagne à Amsterdam, qui possède un capital de 65 millions de marks-or, acquis depuis la guerre, nous est une preuve que des fortunes énormes peuvent être édifiées

au moyen d'entreprises d'un caractère moins risqué ; et de fait, Sternberg a toujours évité les entreprises hasardeuses.

Citons encore parmi les gros gagnants de l'époque d'après-guerre la firme Lissen et Rosenkranz de Hambourg. A Brême, le négociant en sucre, J.-F. Kackler a un capital de 6 millions de dollars ; domicilié naguère à Honolulu, il est de ce fait citoyen américain.

Oscar von Koerner est un Autrichien qui opéra d'abord dans son pays d'origine, puis se transporta en Allemagne. Il commença par s'occuper de l'industrie du bois. Il lui est arrivé d'avoir de nobles passions : ses chasses lui ont coûté des sommes immenses ; il est vrai qu'elles étaient d'origine impériale. Le *Konzern* qu'il a fondé en Allemagne et qui comprend, entr'autres, la Banque coloniale a toujours une importance sérieuse.

Il reste à dire quelques mots de l'industrie cinématographique en Allemagne. Dès 1919 les firmes les plus connues, soit l'« Union », la « Mester Film Co », la « Nordisk Film Co », la « Hansa Co » et d'autres se constituaient en un *Konzern*, dénommé *Universale Film Assoziation*, au capital de 25 millions de marks-or. Aujourd'hui, le capital s'est élevé à 300 millions. C'est le Syndicat dénommé vulgairement *Ufa*. La Deutsche Bank lui a fourni les fonds, et aucun contrat n'est valable s'il n'est contresigné par un des directeurs de cette banque. Cent vingt-huit cinémas de premier ordre appartiennent à l'*Ufa*, dont chacun est en relations avec un certain nombre de « sous-stations ».



La Revue catholique des idées et des faits paraît toutes les semaines sur 20 pages au moins, souvent sur 24 pages, parfois sur 28. Elle donne des articles inédits sur tout ce qui peut intéresser l'élite catholique belge et renseigne sur tout ce qui se passe d'important dans l'Église et dans le monde.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

11, Boulevard Bischoffsheim, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Numéros spécimen sur demande

Que tous ceux qui apprécient notre effort d'apostolat intellectuel nous fassent connaître autour d'eux. Le meilleur moyen de nous encourager dans une tentative dont le succès dépasse déjà les plus légitimes espérances, est de nous assurer de nouveaux abonnés !



Société Générale de Belgique

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc, BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100.000 Titres de Capital . . fr. 100.000.000,00

100.000 Parts de Réserve . . fr. 245.616.537,35

Total . . fr. 345.616.537,35

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 100 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

 **COMPTOIR D'OPTIQUE** 

FONDÉE EN 1885 **MAISON BLAISE** FONDÉE EN 1885

46 RUE DE LA PAIX 46
IXELLES-BRUXELLES

JUMELLES, BAROMÈTRES, LORNETTES EN OR, ARGENT ET ÉCAILLE
INSTRUMENTS DE PRÉCISION

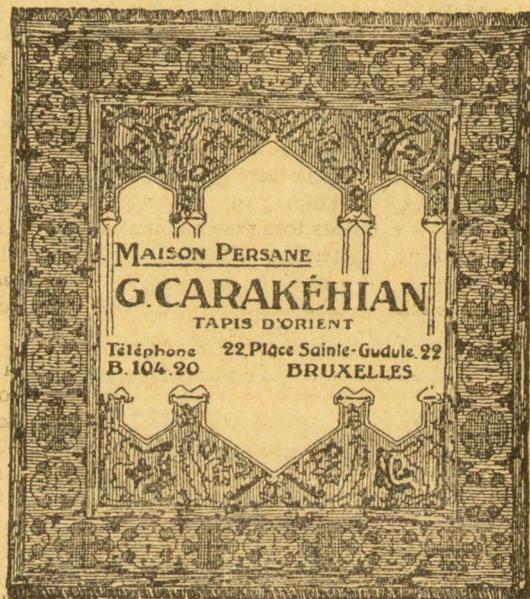
Outillage perfectionné pour le montage des Verres

LUNETTERIE FRANÇAISE ET AMÉRICAINE

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES DE MM. LES OCELLISTES

MÊME MAISON EN FACE AU 49

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE



LIBRAIRIE SAINT-LUC MON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26; rue de la Montagne, 26; BRUXELLES

MISSALE ROMANUM — BREVIARIUM ROMANUM

LIVRES LITURGIQUES — ASCÉTISME

Grand choix de livres de prières et de chapelets

IMAGERIE RELIGIEUSE — CACHETS DE 1^{re} COMMUNION

Typographie - Lithographie - Reliures

ORFÈVRE

CHRISTOFLE

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

TÉLÉPHONE 177.87



ORFÈVRE ARGENTÉE ET DORÉE — ORFÈVRE D'ARGENT — SERVICES DE TABLE — SERVICES A THÉ — SURTOUT CANDÉLABRES — CADEAUX ET CORBEILLES DE MARIAGE — COUPES DE SPORTS —



Tous ceux qui font de la POLYCOPIE emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

Marque « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier. — Envoi franco

Nombreux dépôts en Belgique

Demandez catalogue

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

TAPIS

Battage -- Nettoyage -- Teinture -- Désinfection

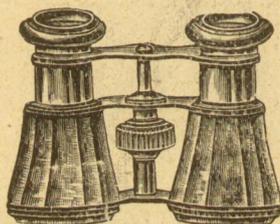
JN ET JH TOBY FRÈRES

Direction et Usine : 2-4-6, rue Louis Hap

Téléphone : 324,96

ETTERBEEK-BRUXELLES

Maison du Lynx



rue de la
Bourse, 34 BRUXELLES

Lunetterie — Optique — Jumelles
Baromètres — Faces à main
Articles de Luxe et ordinaires

Exécution soignée des ordonnances
de Messieurs les Médecins-Oculistes

LIVRES, JOURNAUX, REVUES & PÉRIODIQUES
ANGLAIS & AMÉRICAINS

ASSORTIMENT LE PLUS COMPLET EN BELGIQUE CHEZ

W. H. SMITH & SON

ENGLISH BOOKSHOP

LES MEILLEURS DICTIONNAIRES
ET MÉTHODES POUR L'ÉTUDE DE
: LA LANGUE ANGLAISE : :

SERVICE D'ABONNEMENTS ET
INSERTION D'ANNONCES DANS
TOUS LES JOURNAUX ANGLAIS

SPECIALISTES EN GRAVURES

78; RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES — BRUXELLES

LE GLOBE. A. DE STAERCKE, 3, Avenue Louise, Bruxelles

VOYAGES DE NOCES, PARTICULIERS ET POUR GROUPES. — Organisation à forfait de 1^{er} ordre

L'ALGÉRIE — LA CÔTE D'AZUR — L'ITALIE

Pour faciliter le transfert d'argent nous émettons le GLOBE-TICKET-HOTEL vous assurant des séjours dans les meilleurs hôtels aux tarifs ordinaires de ces hôtels.

Renseignements et tarifs d'hôtels en nos bureaux.

A LA VIERGE NOIRE Bruxelles

Coin des rues Ste-Catherine et de la Vierge Noire

CHOIX INCOMPARABLE
DE

Vêtements pour Hommes et Enfants

COUPE IRREPROCHABLE

PRIX MODÉRÉS

Rayon spécial de Vêtements sur mesure
VÊTEMENTS DE TRAVAIL, COLLÈGES, PENSIONS,
ADMINISTRATIONS
LIVRÉES

Succursales à ANVERS, TOURNAI et CHARLEROI

Grand Cremant du Château des Cheminières

Médailles d'Or, Grands Prix, etc. aux Expositions

Provenant des cépages sélectionnés des meilleurs crus
de Champagne cultivés dans le vignoble des Cheminières

Nouveau Prix-Courant

par suite de la baisse des Prix

La bouteille champenoise de 80 centilitres :

12 Bouteilles . . fr. fr. 82,75 rendu Jeumont

24 Demi-Bouteilles fr. fr. 98,60 » »

Caisse d'essai - 4 Bouteilles fr. fr. 27,75 » »

emballage compris

(Demi-doux, demi-sec, Dry et Brut)

Seuls les simples droits de régie (0,14 fr. par bouteille), les frais de port, de douane, taxe de transmission belge sont à la charge du client.

S'adresser à M. Félix DOCHAIN, 245, Chaussée de Gilly
à Couillet (Belgique);
soit à M. DOCHAIN-DEFER, Elysée Building, 56, Rue du
Faubourg St-Honoré, Paris;
ou 4, Rue d'Aguesseau, Paris.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 Réserves : 24.000.000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.

Dépôts de Titres et de Valeurs.

Lettres de Crédit.

Prêts sur Titres.

Coffres-Foris.

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara 14, Cureghem

Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles

Place Saintelette, 26, Molenbeek

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek

Place Liedts, 18, Schaerbeek

Rue du Bailli, 79, Ixelles.

CARRELAGES

J. SWARTENBROECKX

6, Avenue de la Porte de Hal, 6

BRUXELLES

REVETEMENTS

Téléphone B 15911

Hermance BARTHEL

ARTISTE FLEURISTE

Médaille d'Or France, Belgique

49, RUE ROYALE

- BRUXELLES -

Tél. 285-45

- Fleurs de premier choix -

Mariages - Bals - Soirées

EXPÉDITIONS

Etablissement Mauquoy & Fils

Graveurs — Medailleurs — Photogaveurs — Timbreurs

7, Marché St-Jacques, ANVERS

MAISON FONDÉE EN 1875

Tél. 6242



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL : Longue rue Neuve, 107-111, ANVERS

Succursale : Rue Théophile Roncourt, 2, Berchem-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit — Comptes à terme.
— Comptes de quinzaine. — Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts, etc., etc.

MARCHAND TAILLEUR

COSTUMES

DE

SOIRÉES

ET DE

CÉRÉMONIES

MAISON
L. DUPAIX

50, rue du Marais, Bruxelles

A la Grande Fabrique

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages.
Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures.
Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT**DU C ANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous
nos Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

C^{ie} française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
65, rue de l'Écuyer
42, Place de Meir. — Anvers

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur

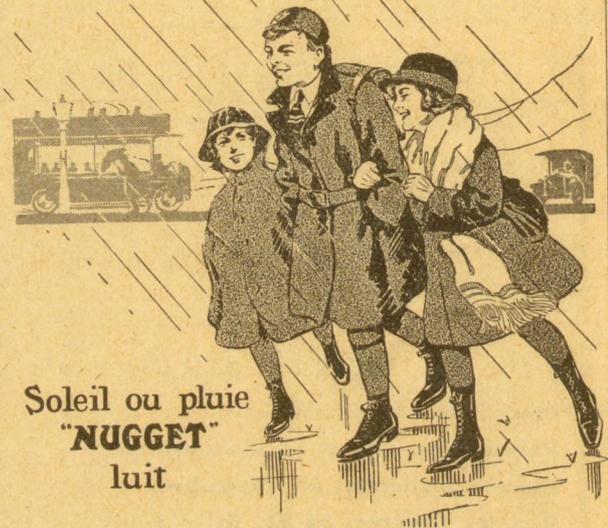
MAISON FONDÉE EN 1873

-: **François VAN NES** Successeur :-

13, RUE DE LA COLLINE, BRUXELLES Tél. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE REGISTRES — COPIE-LETRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES

Usine électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Soleil ou pluie
"NUGGET"
lait**"NUGGET" POLISH**

LA MAISON DU TAPIS

**BENEZRA**

Rue de l'Écuyer. 41-43, BRUXELLES



TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).

: : : TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins. : : : :

Les prix défont à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS